

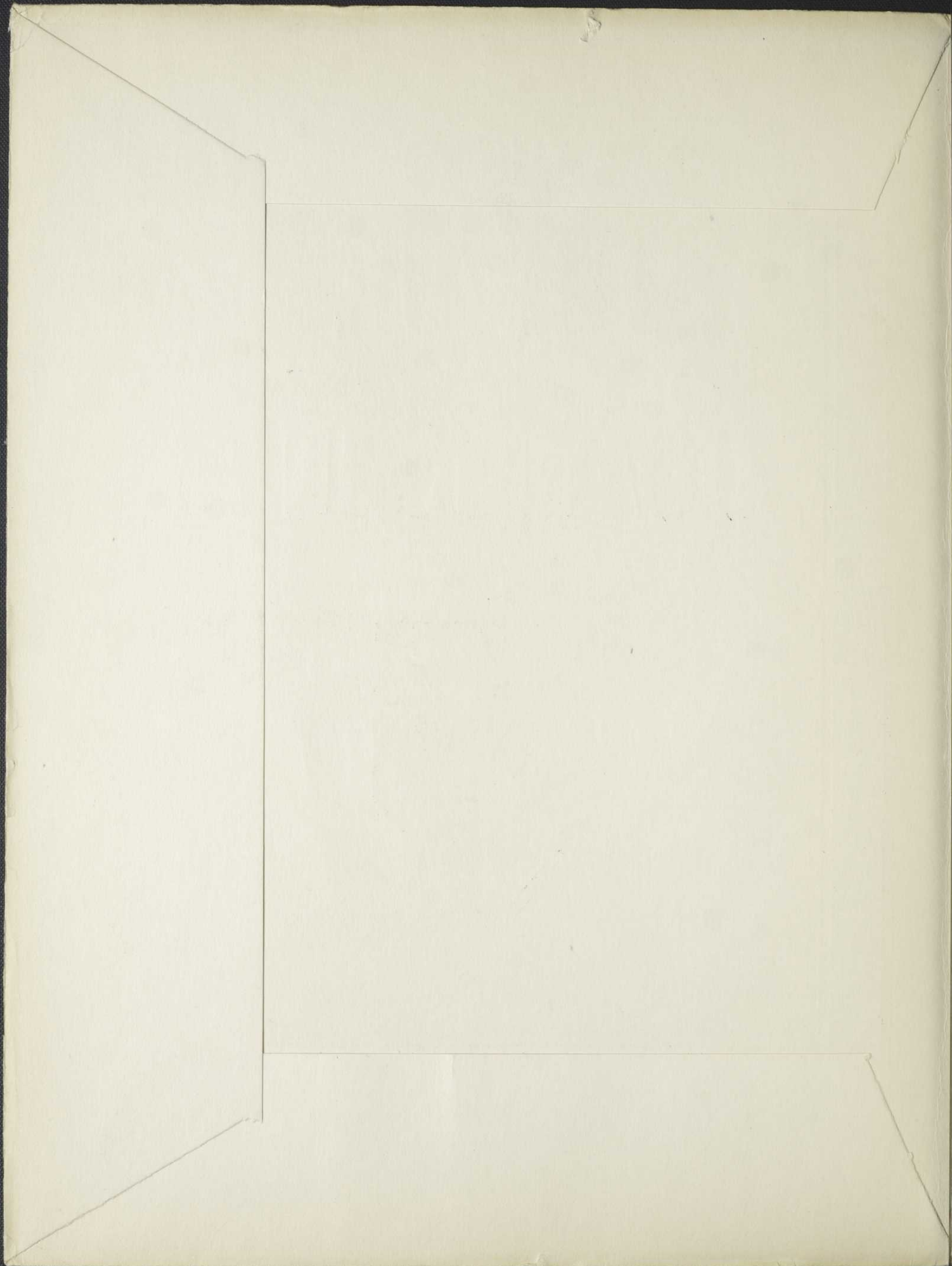
PER
R-385
EX-2
/5

28-L

new

REVUE
DOMINICAINE





ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC

185, Boulevard Langelier - Téléphone 2-6864

LES COURS SONT ORGANISÉS COMME SUIT:

1^o COURS RÉGULIERS :

- (A) TECHNIQUE, 4 ANNÉES D'ÉTUDES
- (B) DES MÉTIERS, 3 ANNÉES D'ÉTUDES

DIPLÔME OFFICIEL



PROSPECTUS sur DEMANDE

BOURSES AUX ÉLÈVES MÉRITANTS

2^o COURS ABRÉGÉS D'AUTOMOBILE:
— 10 MOIS D'ÉTUDES —

3^o COURS DE SOIRS

COMPRENANT DE NOMBREUX COURS LIBRES.

BILODEAU Limitée

ENTREPRENEURS

Tuile, Terrazzo, Marbre, Ardoise, Pierre Artificielle,
Pavages, Trottoirs, etc.

J. IGN. BILODEAU

PRÉS. ET GÉRANT

TÉL. 2-1143

82, RUE RICHELIEU, QUÉBEC.

J. LABELLE

Tél. 8216

Diplomé General Motors

J.S. Ruelland

CARROSSIER

Réparations d'Automobiles
et de Rembourage
Carrosserie endommagée
et débossage de tous genres.

Spécialité:—
Peinture Duco Dupont
Vitrage des Chars
Mécanique.

2, Christophe Colomb,

Québec, P.Q.

Escaliers en fer pour
intérieur et extérieur
Sauvetage en fer
Clôtures en fer de tous
modèles. Châssis en acier.

ANTONIO BUREAU

ENTREPRENEUR

FER E BRONZE ORNEMENTAL

Tél. 6334 110, 3^{ème} RUE, LIMOILOU, QUÉBEC, P.Q.

Grilles en fer forgé et décoratif
Croix d'églises et de cimetières
Lampadaires et Lustres.
Tous travaux sur plans
exécutés avec soin.

ARMAND MATHIEU (tel. 3-3776) EDMOND SYLVAIN (tel. 9898)

MATHIEU & SYLVAIN

ENTREPRENEURS

44, Ste-Ursule, Québec, P.Q. tél. 2-2240

TÉL. BELL 36w

J. VILLENEUVE LIMITÉE

ENTREPRENEURS-SCULPTEURS
ET MANUFACTURIERS

Sculptures dans tous les genres, Dorure au bruni et à l'huile
Autels, Ornaments d'églises, Etc.

ST-ROMUALD.

CO. LÉVIS. P. Q.

POUDRE À PÂTE - POUDRE À PAIN - ÉPICES - THÉ - CAFÉ - TRAVAIL DE MOUTURE - ETC.

J.W. PAGE
13 RUE CHAMPLAIN
Tél: 2-8367
QUÉBEC, P.Q.
Importateur - Manufacturier

TÉL. BUREAU: 2-1877

TURCOTTE & GOUSSE ENRG.

PHOTOGRAPHES

Spécialité: Photographie Commerciale et Studio

85, DORCHESTER — COIN ST-JOSEPH — QUÉBEC

LA PÂTISSERIE FRONTENAC

GÂTEAUX POUR TOUTES OCCASIONS

Spécialité: Petits Gâteaux pour les Thés et pour Banquets
Prompte livraison pour commandes par téléphone

300, RUE ST-JEAN — TÉL. 2-5721 — QUÉBEC

TÉL. BUREAU: 2-4250

TÉL. RÉS.: 2-4538

G. ROBITAILLE

CONTRACTEUR - ÉLECTRICIEN

— VENTE — ECHANGE —

Réparation de Moteur et Générateur
Filage Industriel et Installation de tout genre.

12, ST-NICOLAS

QUÉBEC

Tél. Bureau: 3-2572

Tél. Résidence: 3-4129

P. E. LAROCQUE

ENTREPRENEUR LICENCIÉ

Chauffage — Plomberie — Electricité

86, COTE D'ABRAHAM

QUEBEC

O. PICARD & FILS INC.

Plomberie — Chauffage — Electricité
Ventilation — Air climatisé

Gérant: J.-C. LACHANCE

78, ST-AUGUSTIN

Tél. 2-1239

QUEBEC

Tél. 6642

ÉMILE CÔTÉ ENRG.

ENTREPRENEUR GENERAL

211, rue ST-CYRILLE

QUEBEC

Bonnes adresses à consulter

ARCHITECTES:

Desmeules, Gabriel, 226, St-Jean, Tél. 4-3864 Québec
Larue, J.-Albert, 5711, Durocher, Tél. CR. 2734 Montréal

ARPEUTEURS-GÉOMÈTRES ET INGÉNIEURS FORESTIERS:

Bélanger et Bourget, 86, Côte de la Mont., Tél. 2-5180, Québec
Gastonguay et Giroux, 71, St-Pierre, Tél. 2-3400 Québec
Joncas et Malouin, 229, rue St-Joseph, Tél. 8018 Québec

ARROSEURS AUTOMATIQUES:

"Automatic" Sprinkler Co., of Canada, Ltd.,
6998, Jeanne Mance, Tél. DO. 3546-7, Montréal

ARTICLES DE SPORT :

Le Palais des Sports, 67, Côte d'Abraham, Tél. 3-2341, Québec

ASCENSEURS:

La Cie F.-X. Drolet, 206, Du Pont, Tél. 4-4641 Québec

ASSURANCES:

La Sauvegarde, Cie d'assurance sur la vie Montréal

ASSURANCES GÉNÉRALES:

Côté, H. J. E. et Cie, 120, Clarence, Tél. 4-0670, Ottawa, Ont.
Courville, Georges E., 139, Principale, Tél. 3-1056, Hull, P. Q.

AUTOMOBILES ET ACCESSOIRES: RÉPARATIONS:

Morisset et Frère, 337, Prince-Edouard, Tél. 7158 Québec

AUTOS ET MOTOCYCLETTES :

Ostiguy, Rodrigue, 181, du Pont, Tél. 2-6577 Québec

AVOCATS:

Beaugard et Beaudry, 507, Place d'Armes, HA. 4139, Montréal
Bédard, Rodrigue, 129, Principale, Tél. 2-9104 Hull, P. Q.
Boisvert et Corriveau, 80, St-Pierre, Tél. 2-3420 Québec
Boyer, Aug., 4 est, Notre-Dame, Tél. MA. 7031 Montréal
Champeau, Armand, 2206, Plessis, Tél. AMherst 1458, Montréal
Desjardins, Wilfrid, 80, St-Pierre, Tél. 2-2549 Québec
Duguay, René, 276 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 5111, Montréal
Lafleur, Lorenzo, 45, Rideau, Tél. 2-1833 Ottawa, Ont.
St-Jacques, Henri, 18, Rideau, Tél. 2-5055 Ottawa, Ont.

BANQUES:

La Banque Provinciale du Canada, 221 ouest, St-Jacques,
Tél. HA. 7151, Montréal

BISCUITS ET GÂTEAUX:

Cie de Biscuits Stuart Ltée, Alf. Allard, prés., CR. 2167, Mtl.

BIJOUTIERS, MANUFACTURIERS, ARTICLES DE SPORT :

Marcil Frères, 307, Dalhousie, Tél. 3-6888 Ottawa, Ont.
Guindon, L., 127, Principale, Tél. 3-3329 Hull, P. Q.

BOIS DE CONSTRUCTION (GROS ET DÉTAIL) :

Bilodeau et Doré Enrg., 280, St-Paul, Tél. 2-5035 Québec

BOIS ET MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION:

Dupuis, J.-P. Ltée, 1084, Av. de l'Eglise, Tél. YO. 0928, Verdun

BOUCHERS :

Gaboury, J. E., Place du Marché St-Hyacinthe, P. Q.

BOULANGERS (GÂTEAUX ET PÂTISSERIES) :

Hethrington, T., Ltée, 358-364, St-Jean Québec

BUANDERIES:

Buanderie St-Paul, 2020, Roberval, Tél. WE. 6791 Montréal

CALICES, CIBOIRES:

Atelier Beaugrand, Gilles, 846, de l'Epée, DO. 2950, Montréal

CÉRAMIQUES, TUILES, MARBRE, TERRAZZO :

Cie Canad. de Carrelages Ltée, 27 et 37 ouest, Jean-Talon, Mtl.

CHARBON (ANTHRACITE ET BITUMINEUX) :

Madden et Fils Ltée, 3, boul. Charest, Tél. 4-3578 Québec
Syndicat National du Combustible, Inc., P. Gingras, Prés. Gér.,
67, Buade, Tél. 7111, Québec

CHAUSSURES :

Talbot, Alphonse, 7, 29 et 45, St-Joseph Québec

CLAVIGRAPHES - RUBANS - RÉPARATIONS - PAPIER CARBONE :

LeRossignol, Jules, 269, de la Canardière, Tél. 4-3130, Québec

COMPLIMENTS:

Un ami de la Revue.

CONSTRUCTION DE PAVAGE:

Construction Rive-Sud Inc.,
1822, Des Carrières, Tél. CA. 6988, Montréal

CONTRACTEURS, MÉTAUX DE TOUS GENRES :

Cronier, J. A. et Cie, 27, Lett, Tél. 8-0987 Ottawa, Ont.

COURS ANGLAIS, STÉNOGRAPHIE BILINGUE ET DACTYLOGRAPHIE:

Sturton School, 93, Crémazie, Tél. 9571 Québec

COURS PRÉPARATOIRE AU COLLÈGE STANISLAS:

Girard, Mlle Marie, Directrice, 4648, Av. du Parc, CR. 1791, Mtl.

COURTIERS EN ÉPICERIES :

Brault, Anastase, 1891, Roberval, WE. 4237 Montréal

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES:

Cloutier, Charles, 174, D'Aiguillon, Tél. 6210 Québec

DOREURS-ARGENTEURS-ORFÈVRES :

Belleville, J. Arsène Ltée, 47, Sous-le-Fort (Basse-ville) Québec

DRIVE YOURSELF:

Jobidon, Robert, 250, St-Paul, Tél. 2-5317 Québec

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX:

Ouellet, Ludger, 87, St-Cyrille, Tél. 2-1710 Québec
Romo Construction, Ltée, 812½, St-Vallier, Tél. 9616 Québec

ENTREPRENEURS-MENUISIERS :

Maranda, Delphe, 812½, St-Valier, Tél. 2-3808 Québec

ÉPICIER-SBOUCHERS :

Gougeon, J. B., 175, Rochester, Tél. 8-0030-8-0031, Ottawa, Ont.

EPICERIES EN GROS:

D'Aoust, P. Ltée, 11, York Ottawa, Ont.
Lamarche, J.-H., 6749, St-Laurent, Tél. CR. 2155 Montréal
Laporte, Hudon, Hébert, Ltée, 640 o., St-Paul, MA. 3761, Mtl.
Letellier, J.-B.-E. Enrg., 112, Dalhousie, Tél. 2-3931 Québec

ESTAMPES EN CAOUTCHOUC:

A. Derome et Cie Enrg., 25 est, N.-Dame, LA. 2392, Montréal

FARINE ET MOULÉES DIVERSES:

Avard, Tancrede, 36, Henderson, Tél. 2-4028 et 2-4029, Québec
Robin Hood Flour Mills Ltd., 1, St-André, Tél. 2-1255, Québec

FOURRURES:

Alain, P. A. Ltée, 203, St-Joseph et 79, de L'Eglise, 5106, Qué.
Desjardins, Chas. et Cie, 1170, St-Denis, Tél. HA. 8191, Mtl.
Laliberté, J.-B. Ltée, 145, St-Joseph, Tél. 6191 Québec
Robitaille, Jos., Enrg., 108, Richelieu, Tél. 2-3288 Québec
Sanfaçon, Honoré, 110, rue de la Couronne, Tél. 7419, Québec
Turcotte, N.-Geo., 162, Côte d'Abraham, Tél. 4-1459 Québec

HABITS ET MERCERIES:

Cusson et Cusson, Place du Marché, rue Cascades, St-Hyacinthe

HÔPITAL PRIVÉ — MATERNITÉ:

Hôpital Sainte-Marguerite, 1435, Amherst, FR. 7623, Montréal

IMPORTATEURS ET FABRICANTS D'OBJETS DE PIÉTÉ:

Génin, Trudeau et Cie, 38 ouest, N.-Dame, LA. 2261, Montréal

IMPORTATEURS: (LAMES DE RASOIRS, CRÈME À BARBE, ETC.)

Phillip's Sales Reg'd, 72 ouest, Craig, Tél. LA. 7419, Montréal

INDUSTRIE LAITIÈRE (MACHINES, USTENSILES, APP. FRIG.):

Trudel, B. et Cie, 304, Carré Youville, Tél. MA. 8067, Montréal

JOURNAUX:

L'Action Catholique Québec
Le Droit Ottawa, Ont.

Bonnes adresses à consulter

LABORATOIRE FARLEY — HULL, P. Q.
Fabricant des "Antalgines" contre les Maux de Tête.

LAIT, CRÈME, BEURRE, ŒUFS ET FROMAGE:
"Clark Dairy Ltd", 634, Av. Bronson, Tél. 7-2600, Ottawa, Ont.
La Ferme St-Laurent Ltée, 6768, Garnier, CR. 2188-9, Montréal
Laiterie de Québec Ltée, 75, av. du Sacré-Cœur, Tél. 7101, Québec

LEVURES:
Lallemand, Fred et Cie, 1620, Préfontaine, FR. 3194, Montréal

LIBRAIRES:
Granger Frères Ltée, 56 ouest, N.-Dame, LA. 2171 Montréal

MAGASINS À RAYON:
Bouchard, L., 750-760, St-Vallier, Tél. 2-5638 Québec
Dubuc, T. D., 214-218, St-Jean, Tél. 2-3961 Québec
Dupuis Frères Ltée, Tél. PL. 5151 Montréal
Paquet et Cie Ltée, 157, St-Joseph, Tél. 8131 Québec
Pharand, J., 85, Champlain, Tél. 2-5315 Hull, P. Q.
Syndicat de Québec Ltée, 215, rue St-Joseph, Tél. 4-3561, Québec

MANUFACTURIERS DE PORTES ET CHÂSSIS, BOIS :
Pilon, Jos. Ltée, 79, Boul. du Sacré-Cœur, Tél. 3-1116, Hull, P. Q.

MARCHANDS DE BOIS:
Grier, G. A. & Sons Ltd., 2120 o., Notre-Dame, WI. 6118, Mtl

MARCHANDS DE CHAUSSURES:
Desrosiers, J.-D., 141-143, Cascades, Tél. 401 St-Hyacinthe

MARCHANDS DE FARINE "REGAL":
St-Lawrence Flour Mills Co., Ltd., 2110 ouest, Notre-Dame,
Tél. WI. 7191, Montréal

MARCHANDS DE GLACE:
Normandeau, A., 2114, Old Orchard, Tél. DE. 6526 Montréal

MARCHANDS DE GROS ET DÉTAIL :
Cotton, R., 39, boul. Charest, Tél. 6310 Québec

MARCHANDS DE POISSON :
"Lapointe Fish Market", Marché "Byward", Tél. 3-9309, Ottawa

MARCHANDS DE THÉS ET CAFÉS:
Désy, J.-A., 1459, Delorimier, Tél. FR. 2147 Montréal
Simard, J. A. et Cie, 1 est, St-Paul, Tél. LA. 1950 Montréal

MARCHANDS TAILLEURS:
Meunier, Ernest, 994 est, Rachel, Tél. FR. 9343 Montréal
Mathieu, Lucien Enrg., 2251, Frontenac, FR. 1803, Montréal

MATELAS, SOMMIERS, ETC.:
Matelas Frontenac Enrg., 15, Boisseau, Tél. 5347 Québec

MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :
Les Industries G.-I. Lachance Inc., 263, St-Paul, 2-6403, Québec

MÉDECINS:
Bélisle, Dr Romuald 1595, St-Denis, Tél. HA. 3798 Montréal
Bergeron, Dr Geo. H., 143, Hôtel-de-Ville, Tél. 2-1248, Hull, P.Q.
Bruchési, Dr Geo. L., 204, Principale, Tél. 2-7691, Hull, P. Q.
Castonguay, Dr E.-J., 4231 est, Ste-Catherine, CH. 0560, Mtl.
Gratton Dr Albert, 781, du Couvent, Tél. WE. 5476, Montréal
Lafortune, Dr P.-E. (fils), 2017, St-Germain, FR. 8701, Mtl.
Morissette, Dr Amaury, 3, Kent, Tél. 2-5414 Hull, P. Q.
Pilon, Dr Henri, 251, Boul. St-Joseph, Tél. 2-0563 Hull, P. Q.
Pouliot, Dr Antoine 68, Ste-Ursule, Tél. 2-4455 Québec
Samson, Dr J.-Ed., 2150 o., Sherbrooke, WI. 8967 Montréal

MEUBLES ET ACCESSOIRES DE BUREAU, NEUFS ET USAGÉS :
Boivin et Lévassuer Enrg., 117, Côte d'Abraham, 2-1771, Québec

MEMBRES ARTIFICIELS:
J.-A. Duckett, 2014, Bleury, Tél. HArbour 0630 Montréal

MONUMENTS FUNÉRAIRES ET RELIGIEUX :
Hurtubise, Albert Enrg., 6752 est, Sherbrooke, CL. 2290, Mtl.
Laurin, J. P., 95, George, Tél. 4-0417 Ottawa, Ont.

NETTOYEURS DE FOURRURES, EMMAGASINAGE:
Lafleur, J.-V., 562, Guizot, Tél. DU. 5177 Montréal

NÉGOCIANTS DE PAPIER ET SES PRODUITS:
MacGregor Paper & Bag Co., Inc.,
451, St-Sulpice, Tél. LA. 2274-2275, Montréal

NOTAIRES:
Des Rosiers, Renri, 165, Principale, Tél. 2-6873 Hull, P. Q.
Labrèche, Albert, 10 ouest, St-Jacques, Tél. MA. 3373, Montréal

OCULISTES:
Drouin, Dr Adolphe, 197, Rideau Ottawa, Ont.

OPTOMÉTRISTES ET OPTICIENS:
Derouin, O. L., 37, Metcalfe, Tél. 2-4976 Ottawa, Ont.
J. Grégoire Bélanger (ass. F.-X. Bordeleau),
534 est, Beaubien, Tél. CR. 8730, Montréal
Ledoux, Arthur, 180, Cascades, Tél. 10 St-Hyacinthe

PHARMACIENS:
Pharmacie Boulevard (J.-E. Maynard, prop.)
3857, Boul. Décarie, Tél. WA. 8117, Montréal
Pharmacie Aimé Roussin, 2823, Masson, CH. 2103 Montréal
Pharmacie P.-H. Soucy, 85, Cartier, Tél. 2-1235 Québec
Roussel, J.-L., 19, Dalhousie, Tél. 3-4901 Ottawa, Ont.

PHARMACIENS EN GROS :
Durocher, G. E., 139, Queen, Tél. 2-5309 Ottawa, Ont.

PHOTOGRAPHES:
Edwards, W. B., 225, St-Jean, Tél. 2-7595 Québec

PIERRE ET SABLE:
Verreault, Elz., Ltée, 194, du Pont, Tél. 4-1221 Québec

PLANCHERS SABLEURS:
Dufour, E., 82, Côte Ste-Geneviève, Tél. 2-4360 Québec

PLOMBERIE, CHAUFFAGE :
St-Cyr Wilfrid D., 68, Notre-Dame, Tél. 2-0220 Hull, P. Q.
18, Rideau, 3-3672, Ottawa, Ont. — 37, o. N.-D. LA. 8380, Mtl.

PLOMBIERS-COUVREURS-ELECTRICIENS :
Dorion, Jules, 11, rue Ramsay, Tél. 4-2916 Québec

PRODUITS ALIMENTAIRES (MANUFACTURIERS):
Old City Mfg. Co. Ltd., 4 Mgr Gauvreau, Tél. 2-5273 Québec

PRODUITS PHARMACEUTIQUES:
Sylvain Ltée, 406 est, Notre-Dame, Tél. HA. 5374 Montréal

PROVISIONS-POISSON-FRUILS, ETC. :
Dominion Fish & Fruit Ltd., Tél. 2-7036 Québec

QUINCAILLERIES EN GROS:
Lemieux, Jos.-E. Enrg. Québec
Prud'homme, A. et Fils Ltée, 338 est, Craig, Tél. HA. 7141, Mtl.

QUINCAILLERIES GÉNÉRALES:
Gravel Ludger et Fils, 3447, Av. du Parc, Tél. HA. 5211, Mtl.
Grégoire, J.-R., 3605 est, Ontario, Tél. FA. 1167-8 Montréal

SAVONS:
Savonnerie Bourbeau Enrg., 675, Chemin Ste-Foy Québec

TAXIS :
Taxis Jaunes Ltée, 83, Lachevrotière, Tél. 2-2001 Québec

TERRA COTTA:
Montreal Terra Cotta, 1010 o., Ste-Catherine, MA. 1816, Mtl.

TRANSPORTS:
St-Hyacinthe Transport, 34, Piété, Tél. 356-122 St-Hyacinthe

VALEURS DE PLACEMENT:
Société Générale de Finance, Inc., 57 ouest, St-Jacques,
Tél. HA. 5168, Montréal

Cinquante années de service COURTOIS

1890 — ● — 1940



Cinquante années de service COURTOIS

1890 — ● — 1940

MAURICE BERNARDIN
JEAN-LOUIS BERNARDIN
ANDRÉ BERNARDIN

COURTOIS FRÈRES
ASSURANCES ENRG.

TÉLÉPHONE: CH. 3195
1285, RUE VISITATION
M O N T R É A L

Tél. FI. 5221

Daigle et Paul Limitée

CHASSIS

Marchands de bois

1962, GALT

Seuls distributeurs pour portes "Morgan" flushwood

PORTES



TÉL. 2-5087

J. A. ROCHETTE

MARCHAND DE CHAUSSURES

19, RUE ST-JOSEPH

— — — QUÉBEC



SUCCURSALE À OTTAWA
SUITE 406-18, RIDEAU
TÉL.: 2-9872

SPÉCIALITÉS :
OUVRAGES D'ÉGLISES,
COUVENTS, ÉCOLES,
ÉDIFICES PUBLICS.

TÉL. DOLLARD 5512
961A, RUE ST-ROCH,
MONTRÉAL

L'économie est une vertu cardinale dont la pratique facilite celle de toutes les autres, peut conduire au succès, parfois même au bonheur.

ÉPARGNEZ et OUVREZ un COMPTE à

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

AUX PROCUREURS...

Vous trouverez toujours un grand assortiment d'articles religieux et de classe chez

Morissette et Frères Enrg.
IMPORTATEURS EN GROS
LIBRAIRES - PAPETIERS

CH. 209, EDIFICE MIGNER

72, RUE DE L'ÉGLISE

QUÉBEC

TÉLÉPHONES :

BUREAU: 2-1890

Rés.: 2-2296

Articles de fumeurs — Jouets — Livres de comptabilité
de tous genres — Papier carbone — Rubans
de clavographe, etc., etc.

TÉL.
FRONTENAC
3186*



2565
CHAMBLY
MONTRÉAL

TÉL.
2-9411

KELLY ET LEDUC
FERRONNERIE

67, rue
WELLINGTON
HULL, P.Q.



N. MARTINEAU & FILS

Tél. BE. 2318

1019, BLEURY

UNDERWOOD ROYAL
REMINGTON NOISELESS
STANDARD & PORTATIF

VIENT DE PARAÎTRE

R. P. D.-A. TURCOTTE, O. P.

POUR RESTAURER LE FOYER

Volume de 176 pages

• ————— •
• ————— •
• ————— •
PRIX : \$0.50 (taxe en plus)

NOUVEAUTÉ

R. P. P.-A. GRANGER, O. P.

Le Rosaire des Retraitants

Brochure de 40 pages

• ————— •
• ————— •
• ————— •
PRIX : \$0.05 l'unité ; \$0.40 la douz.

Procurez-vous de bons livres

Extrait de notre catalogue

ANDRÉ MAUROIS	Tragédie en France	\$1.50
JOSEPH LEOLIT	La Croix païenne	1.00
DALE CARNEGIE	..	Comment se faire des amis	1.20
DUCHAUSOIS, O.M.I.	Aux glaces Polaires80
DUCHAUSOIS, O.M.I.	Apôtres inconnus80
DUCHAUSOIS, O.M.I.	Femmes héroïques80
DUCHAUSOIS, O.M.I.	Rose du Canada80
ARAMI	Vivre	1.00
RUTCHÉ	Le Saint-Esprit et l'éducation50
HENRY, C. SS. H.	..	Indulgences15
LUCAS	La belle vie en commun	1.00
LUCAS	Ma joie de communier45
LUCAS	Sous le signe de la joie40
LUCAS	Non... la confession n'est pas une corvée35
PROULX, O. P.	Traditions et protestantisme75
GUERRY	L'Action catholique	1.25
BAYART	L'Action catholique spécialisée90
de MONTIGNY	Fernande75
DUPERRAY	Question sociale70
Rerum Novarum,	Texte et commentaire25
Quadragesimo Anno,	Texte et commentaire25
Divini Redemptoris,	Texte et commentaire25
Rerum Novarum,	Commentaire pratique55
Quadragesimo Anno,	Commentaire pratique70

ABBÉ P. MARC	L'Elite « Beaucoup d'appelés »75
J. BAETEMAN, C. M.	Plus près de Toi, mon Christ90
ABBÉ G. COURTOIS	..	Pour « réussir » auprès des enfants50
VAN DER HEYDEN	..	Charité en tout (cent méditations concises)	1.00
HÉRIBERT JONE	..	Précis de théologie morale catholique	1.75
BELLOUARD, O. P.	..	Admirables, Maladroites, Malfaisantes60
BELLOUARD, O. P.	..	Des choses qui font penser50
PAUL CLAUDEL	..	Les Juifs	1.00
CHAN. A. GARNIER	..	La femme dans la laïcité75
LACORDAIRE, O. P.	..	Vie de S. Dominique80

COLLECTION « NONNI »

JON SVENSSON	Nonni (I) Premières aventures en mer70
JON SVENSSON	Nonni (II) Premières aventures en mer70
JON SVENSSON	Nonni à Copenhague70
JON SVENSSON	Nonni part en Suède70
JON SVENSSON	Jours ensoleillés70
JON SVENSSON	Aventures à Skipalon70
JON SVENSSON	Nonni prisonnier70
JON SVENSSON	Nonni s'évade70

(Les 8 volumes pour : \$5.00)

(Taxe en plus)

En vente à

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE
MONTRÉAL

95, AVENUE EMPRESS
OTTAWA

Canadian Plaque Co. Ltd
 MANUFACTURIERS de PLAQUETTES sur BOIS, divers SUJETS RELIGIEUX,
 d'après le nouveau procédé
 Tël. Fitzroy 5655 — **GLASTEX** — 720, Av. Marin
 VERDUN, P.Q.

CONSULTATIONS { 2 à 4 Hrs. P.M.
 7 à 8 - P.M.

Dr P. del Vecchio

SPÉCIALITÉ:
 MALADIE/ CHRONIQUE/
 CANCER, TUBERCULOSE,
 ASTHME, RHUMATISME

TÉL.: FA. 1895
 900 est. /herbrooke

FACTEURS d'ORGUES
Casavant Frères
 Limitée
 ÉTABLIE en 1880
 ST-HYACINTHE, P.Q.

Au delà de 1600 orgues à tuyaux de toutes dimensions ont été installées par cette maison dans toutes les Parties du monde.

CORSETS SPENCER

Un dessin est créé spécialement pour vous.
 Tout genre de Corsets, Ceintures pour Dames, Hommes
 et Enfants, Brassières, Corsets, Supports
 Orthopédiques, Maternité, etc.
Démonstration gratuite à domicile
 Votre corset gardera sa forme tant qu'il durera.

Mme C.-E. PELLETIER
 CORSETIÈRE DIPLOMÉE DU SPENCER
 57, GRANDE-ALLÉE TÉL.: 2-7553 QUÉBEC

EUGÈNE CÔTÉ
 PRÉSIDENT
J.A. & M. CÔTÉ LTÉE

Manufacturier
 de chausures
 ST-HYACINTHE

**LA BANQUE
 CANADIENNE NATIONALE**

est la banque du public aussi bien que la banque des hommes d'affaires.
 Le gérant de succursale se tient à votre entière disposition, qu'il s'agisse de dépôts, d'emprunts, de remises ou de recouvrements, à l'étranger comme au Canada, ou de toute question d'ordre financier au sujet de laquelle vous désiriez le consulter.

Succursale à St-Hyacinthe
 E.-O. DESJARDINS, GÉRANT

RAOUL REINAUD
 STÉNOGRAPHE OFFICIEL
 MEMBRE de l'ASSOCIATION des STÉNOGRAPHERS POLYGLOTTES de PARIS

COURS JOUR et SOIR PRIX MODÉRÉS
 7436, 1^{re}ue ST-DENIS MONTRÉAL Tël. DO. 6928

Préparation aux examens pour l'admission à la pratique de la sténographie officielle

Cours privés de sténographie bilingue, Dactylographie, FRANÇAIS et ANGLAIS, OUVRAGE de BUREAU

L'ILLUSTRATION PRIX 3¢
 NOUVELLE EDITION QUOTIDIENNE

MONTREAL et BANLIEUE.....\$ 6.00
 PROVINCE.....\$ 5.00

TÉL: FA 1171* 1124 est., MARIE-ANNE CASE POSTALE 1480

DU BON LAIT DE CHEZ-NOUS

COOPERATIVE
 Lait et Crème Montréal
 4105 est, Notre-Dame AMherst 2171

tél. CR. 9957 6296, Rue ST-ANDRÉ, Montréal

LES PRODUITS MADELON ENRG.

EXCELLENT CONTRE:
 MAL de TÊTE, de DENTS, d'OREILLES - GRIPPE - RHUMATISME.

Tél.: Lancaster 9018

J.H. LAMARCHE

RELIEUR et RÉGLEUR
 spécialité:
 LIVRES de BIBLIOTHÈQUES

415 ouest, St-Jacques Montréal

Janvier 1941

Sommaire

JOSEPH-M. PARENT, O. P. : *Épiphanie*

Le geste lointain de ces princes exotiques comporte-t-il une leçon actuelle, immédiate, pour nous, catholiques canadiens de 1941 ?

Sur notre christianisme et son urgente nécessité de se vivifier dans et par l'intime de nos âmes, voici trois pages d'une rare plénitude.

JACQUES MARITAIN : *Le peuple de France*

La débâcle *officielle* de notre mère-patrie en juin dernier. Qui doit en être tenu responsable ? La nation tout entière ? Le régime démocratique ? Les adversaires de la morale chrétienne ? Certains chefs tant militaires que civils ?

On trouvera ici la réponse d'un grand philosophe et d'un grand Français. Son essentiel verdict restera indiscuté.

RENÉ RISTELHUEBER : *L'itinéraire spirituel du professeur Charles Nicolle*

Science ou Foi ? Science et Foi ? L'éternel dilemme, éclairé par un cas typique à travers le charme d'un récit émouvant.

PAUL FONTAINE : *Comment préparer l'après-guerre ?*

Première contribution à une enquête combien opportune que nous poursuivrons pendant cette année 1941.

Sur le point de vue patriotique, voici de brefs aperçus, qui se veulent fondés en histoire, et qui apparaîtront clairs, alertes, optimistes. La discussion est ouverte.

Directives pratiques :

ALBERT-M. SAINT-PIERRE, O. P. : Notes de théologie pastorale.

RAYMOND-M. CHARLAND, O. P. : Consultation canonique.

Le Sens des Faits :

LOUIS-M. LACHANCE, O. P. : Notre militarisme.

NOËL-M. MAILLOUX, O. P. : Orientations.

CRITICUS : *Projections* : La guerre entrave aux vocations ; Sans vous, non malgré vous.

L'Esprit des Livres :

Rme P. M.-S. GILLET, O. P. : « Guide moral du chrétien » (*A. Papillon, O. P.*).

ROBERT RUMILLY : « Histoire de la Province de Québec » (*A. Saint-Pierre, O. P.*).

FRANÇOIS HERTEL : « Mondes chimériques » (*A. Saint-Pierre, O. P.*).

ÉDOUARD BAUDRY : « Rue principale » (*A. Saint-Pierre, O. P.*).

*Fortement recommandée
par la Faculté*

contre LE RHUMATISME, L'ARTHRITISME, LA DYSPEPSIE ET LES AFFECTIONS VÉSICALES, HÉPATIQUES ET RÉNALES.

**VICHY
CÉLESTINS**

*La Plus Renommée des Sources
Alcalines Naturelles*



Spécifiez
VICHY-
CÉLESTINS

L'embouteillage
sur place
est contrôlé
par l'état
français

Alcalifiant
Naturel
Anodin

**BLACK
CAT**

va de l'avant !



La favorite des fumeurs depuis 30 ans

Avec ou sans bout
de liège

8 pour 11c — 20 pour 28c

Tél.

Fitzroy

8 5 8 5

COLLES DE TOUTES SORTES

En poudre, en flocons, flexible, en pâte, liquide

MEREDITH, SIMMONS & Co. Ltd.

5 5 6 5

Chemin de la
Côte St-Paul

Montréal

FARINES à GÂTEAUX
PRÉPARÉES
GÂTEAUX au CHOCOLAT
GÂTEAUX aux ÉPICES
GÂTEAUX BLANCS
FARINES à BEIGNES

SMITH & O'FLAHERTY LIMITED

IMPORTATEURS, MANUFACTURIERS & DISTRIBUTEURS
de Gélatines, Condiments, Huiles essentielles et essences culinaires
de la plus haute qualité

85 A ouest, VITRÉ

MONTRÉAL

Tél. HA. 53 97

POUDRE MERINGUE
GÉLATINES
ESSENCES
VANILLE, CITRON,
ORANGE, ÉRABLE.

ENCOURAGEZ notre INDUSTRIE CANADIENNE-FRANÇAISE CATHOLIQUE

La Cie de Liqueurs

Corona

L'ANIEL & FRÈRE, prop.

LIMITÉE



Tél. Willbank 0470
3159, av. VERDUN
VERDUN

PRODUITS RECOMMANDÉS
CONFITURES

Marques:
Renaud et Fruitier
Beurres sucrés variés
Beurre d'arachide
Gelée à dessert
Poudre à liqueurs
Sirop de table, etc.

RENAUD & FRÈRES INC.

MANUFACTURIERS de CONFITURES et d'autres PRODUITS ALIMENTAIRES

Tél. FRontenac 3197

MONTRÉAL

1337 est, rue ONTARIO

Assurez-vous du
maximum de qualité
toujours égale pour
un prix raisonnable
"Qualité et saveur
valent mieux que
prix trompeur"

LE DEVOIR

Directeur-Gérant: Georges PELLETIER

FAIS CE QUE DOIS

Redacteur en chef: Omer HEROUX

TROIS SOUS LE NUMÉRO

ABONNEMENTS PAR LA POSTE
EDITION QUOTIDIENNE

CANADA \$ 6.00
(Sauf Montréal et banlieue)

E. Unis et Empire Britannique 8.00
UNION POSTALE 10.00

REVUE DOMINICAINE

1941

XLVIIe année

Directeur :

Marcel-Marie DESMARAIS, O. P.

Secrétaire de rédaction :

Antonin PAPILLON, O. P.

Auctoritatum permissu

*La Revue ne sera pas responsable des écrits de
collaborateurs étrangers à l'Ordre de saint Dominique.*

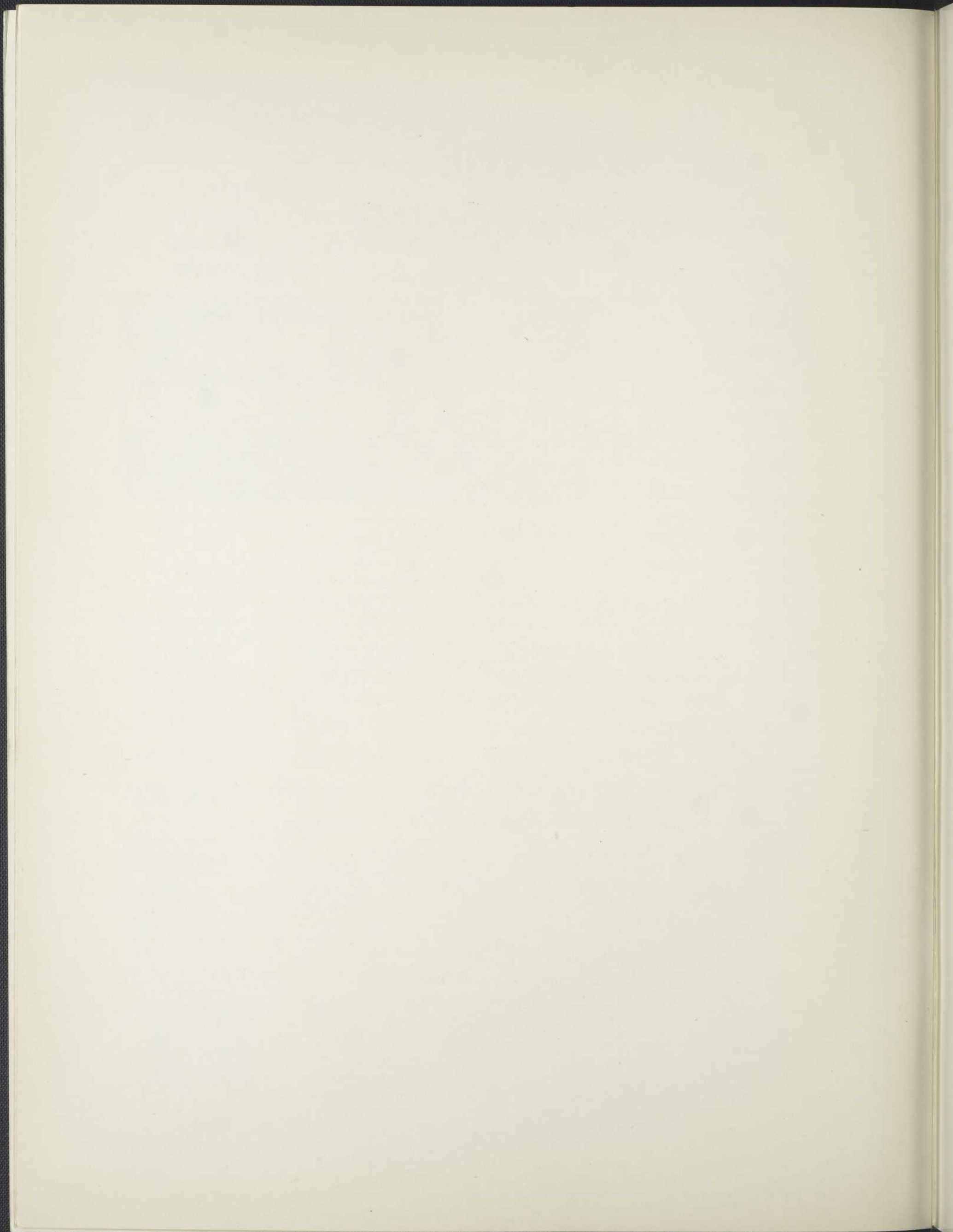
ABONNEMENTS

Canada : \$3.00 ; Etranger : \$3.25 ; Avec le Rosaire :
25 sous en plus ; Le numéro : 30 sous.

Abonnement de soutien : \$10.00

PUBLIÉE À SAINT-HYACINTHE, P. Q.

L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE
5375, Av. N.-D. DE GRÂCE
MONTRÉAL



Epiphanie

Il y a tant de fraîcheur et de vérité dans le récit de l'adoration des mages que nous devons savoir gré à la Liturgie de mettre chaque année sous nos yeux cette page d'Évangile. Une telle évocation, avec les éléments de pensée et de conduite qu'elle renferme, avec la participation au saint sacrifice qui lui donne son plein sens, dispose les chrétiens à recevoir la grâce propre et actuelle de l'Épiphanie. Car les mystères du Christ, objet de nos solennités annuelles, sont une réalité toujours vivante qui n'a rien perdu de son efficacité originelle. Le bienfait insigne qui fut conféré aux mages nous est donc offert. « Le mystère qui s'est accompli en ce jour, dit saint Léon, ne doit pas y être confiné ; grâce à la munificence de Dieu et à la force d'expansion de sa grâce, notre temps possède la réalité de la grâce dont les mages eurent les prémices ».

Qu'avons-nous de commun avec ces princes exotiques ? Comment leur étoile peut-elle éclairer notre route ? Les mages étudiaient les astres pour y découvrir l'avenir ; qui de nous ne voudrait percer les épaisses ténèbres qui enveloppent le futur immédiat ou lointain ? Mais pareille curiosité s'accompagnait dans l'âme des mages d'un grand espoir en l'avènement du roi des Juifs. Notre inquiétude ne sera salutaire que si elle accroît notre soif du règne de Jésus, d'un règne tel que Dieu le veut, non tel que nous l'imaginons ou le souhaitons peut-être. La grande épreuve des mages, celle qui révéla la profondeur et la tenacité de leur foi, ne fut pas la disparition de l'étoile ou l'ironie moqueuse d'Hérode ; ce fut de trouver, au lieu du roi qu'ils cher-

chaient, un bébé couché sur de la paille et dans une crèche, un enfant de pauvres gens obligés de prendre logis dans une grotte. Malgré toutes ces apparences, ils ne s'y trompent point ; leur foi les initie aux procédés divins ; elle leur fait accepter l'économie rédemptrice avec la part inévitable de souffrance qu'elle comporte, puisque la force et les autres moyens adorés des hommes n'y ont point de place. Les présents qu'ils posent devant l'Enfant mystérieux montrent que les mages ont saisi d'emblée tous les aspects essentiels de sa personnalité. L'or honore la royauté du Christ, l'encens proclame sa divinité, la myrrhe son humanité passible.

Oserons-nous maintenant comparer notre foi à celle des mages, si pure, si ferme, si généreuse ? Nous qui connaissons pourtant la suite de l'histoire du Christ, son immolation personnelle prix du salut apporté à la terre, nous nous étonnons peut-être, sans trop l'avouer, de l'humilité et de la faiblesse des moyens divins. Il nous semble parfois que Dieu pourrait faire plus ou s'y prendre autrement pour assurer son triomphe ici-bas, pour établir le règne du Christ. Sa propre gloire et le bien de l'humanité n'y trouveraient-ils pas également leur compte ? Pourquoi Dieu ne recrute-t-il pas son armée, pourquoi n'organise-t-il pas sa propagande, alors que l'une et l'autre s'avèrent indispensables à la conquête du monde ? Pourquoi ne collabore-t-il pas davantage avec le « monde officiel » dont l'appui, après tout, n'est pas négligeable ? Pourquoi le vicaire du Christ parle-t-il toujours de prière et de pénitence, alors que le plus cruel et le plus désastreux conflit bouleverse le monde ? D'aussi pauvres moyens sont-ils vraiment à la mesure d'une tâche si urgente, si colossale ?

Cette question, si elle nous vient à l'esprit sous une forme ou l'autre, montre à quel point nous avons besoin de « compren-

EPIPHANIE

dre avec une intelligence purifiée » la leçon de l'Épiphanie. Car, si nous lions inconsciemment nos espoirs chrétiens aux moyens temporels, si nous doutons de l'efficacité des moyens spirituels adoptés par le Christ, ce ne peut être que pour avoir négligé l'application loyale et entière de ces mêmes moyens à notre propre cas. Nous appelons de tous nos vœux l'instauration d'un ordre nouveau, nous souhaitons une révolution qui rendrait à Dieu le rang social qui Lui revient. Mais dans notre impatience de modifier le cours des réalités politiques et temporelles, nous oublions qu'il faut d'abord promouvoir le règne de Dieu en nous, au secret de notre cœur trop souvent complice des passions qui dressent les hommes les uns contre les autres. L'ordre nouveau dont nous rêvons, c'est là qu'il importe de le faire naître par « l'amélioration spirituelle de la vie de chacun, mise en plus parfait accord avec la loi du Christ » (S. S. Pie XII).

Voilà l'appui nécessaire de notre espoir en une cité plus humaine et plus chrétienne ; la preuve de sincérité que doit fournir toute âme de bonne volonté en prenant conscience de ce que Dieu attend d'elle. Les mages, et après eux tous les saints, ont accepté l'invitation ; ils n'ont pas eu à se plaindre des lenteurs divines ; ils ont admiré, au contraire, le rendement de l'économie surnaturelle. A nous de refaire cette merveilleuse expérience en imitant la foi des mages pour « trouver l'Enfant avec Marie, sa Mère ».

Joseph-Marie PARENT, O. P.

Le peuple de France

Il n'est pas vrai que l'écrasement de la France soit, ainsi que le prétendent les propagandes totalitaires, le signe d'une impuissance essentielle et d'un mal essentiel de la démocratie comme telle. Il n'est pas vrai non plus qu'elle soit le signe d'une décadence et d'une corruption qu'on imputerait au peuple français en particulier, et à la démocratie française en particulier. L'écrasement de la France est le signe d'un principe de maladie et d'un principe d'erreur qui ne sont pas consubstantiels à la démocratie, mais qui menacent toutes les démocraties modernes, parce qu'ils proviennent d'une fausse philosophie de la vie qui parasite celles-ci depuis longtemps. La foi en la dignité de la personne humaine, en l'amour fraternel, en la justice, — et en la valeur supra-temporelle de l'âme humaine, qui vaut plus que tout l'univers physique, — et en définitive en l'idée de l'homme et de sa destinée que l'Évangile a déposée au sein de l'histoire humaine, — est le seul principe authentique dont l'idéal démocratique puisse vivre réellement. Toute démocratie qui, en tant même qu'entité politique, laisse corrompre ce principe, s'expose pour autant à la désintégration. Je me permets de reproduire ici ce que je disais en France six mois avant la guerre : « Qu'on le comprenne bien, il ne saurait être question de coudre des pièces neuves à une étoffe usée. C'est une purification radicale qui est requise. Et dans l'ordre des faits, dans l'ordre des sanctions de l'histoire, c'est cette purification qui sous des formes atroces se produit sous nos yeux. Si depuis plusieurs années il apparaît que dans le domaine

N. B. — Grâce à la bienveillance de notre éminent collaborateur, M. Jacques Maritain, nous pouvons offrir en primeur ces pages émouvantes qui seront publiées prochainement à New-York dans un volume intitulé : « *A travers le désastre* ».

LE PEUPLE DE FRANCE

politique les démocraties perdent à tous les coups, ce n'est pas seulement à cause des fautes qu'elles ne cessent de commettre, ces fautes elles-mêmes et ces faiblesses elles-mêmes semblent chaque fois fatales. La fatalité qui joue contre les démocraties modernes, c'est celle de la fausse philosophie de la vie qui pendant un siècle a altéré leur principe vital authentique, et qui, paralysant du dedans ce principe, leur a fait perdre toute confiance en elles-mêmes. Pendant ce temps les dictatures totalitaires, qui pratiquent beaucoup mieux Machiavel, ont confiance, elles, en leur principe, qui est la force et la ruse, et elles risquent tout là-dessus. L'épreuve historique continuera jusqu'à ce que la racine du mal ait été découverte, et du même coup le principe — enfin dégagé dans sa vraie nature — d'une espérance renouvelée et d'une foi invincible ». Quand on se place dans ces perspectives, on voit clairement que le désastre de la France est un cas particulier, et particulièrement tragique, d'une tragédie *universelle*. Il n'est pas un peuple qui ne soit engagé aujourd'hui dans cette tragédie, — pas un qui puisse dire : le malheur de la France n'est pas aussi, à quelque degré, mon malheur, et de ce malheur je suis tout à fait innocent.

Un peuple peut vivre dans une démocratie en voie de désintégration, et n'être pas désintégré lui-même dans l'ordre plus profond de la vie des personnes. Le peuple français n'était pas en décadence. Ce n'est pas son amour du plaisir et de la vie facile qui a causé la catastrophe, comme certaines déclarations officielles à la radio, à l'instant même de la demande d'armistice, l'ont cruellement suggéré. Il ne faut pas faire retomber sur ceux qui au moment de la mobilisation sont partis avec une si admirable dignité, une résolution si calme et si noble, et qui par milliers ont donné leur vie, des responsabilités qui incombent aux chefs,

aux chefs de toutes les catégories et de tous les partis, et aux fautes de l'Etat-Major comme à celles des politiciens.

Je ne prétends pas que dans les causes profondes de la défaite le peuple n'ait pas aussi ses responsabilités. La première est d'avoir eu de tels chefs, et je sais bien qu'aucun peuple n'est tout à fait innocent des chefs qui le conduisent et auxquels il consent plus ou moins. Dès avant la guerre la vie politique de notre peuple était profondément ébranlée. Sa relation à ses politiciens était quelque chose de très particulier (dont on pourrait du reste trouver d'autres exemples). C'est ce qu'on pourrait appeler en termes biologiques une relation de symbiose parasitaire. Il s'accommodait de ses parasites, parce qu'il trouvait certains avantages notables à être parasité. Il se déchargeait sur eux de responsabilités difficiles, il tirait d'eux d'innombrables petits profits privés, il avait la ressource de les maudire quand tout allait trop mal ; il s'intéressait et se prêtait à leur jeu en bon connaisseur, il était dans une sorte de connivence ironique avec eux. Il les a longtemps aimés tels quels, redoutés, supportés, jusqu'au moment — arrivé depuis quelques années — où il a eu tout à fait assez d'eux.

Il faudrait signaler encore l'importance sociale, en France comme ailleurs, de la prolétarisation des classes moyennes, de la désorganisation et de l'instabilité politiques qu'elle provoque et des occasions qu'elle offre à la démagogie. Et il faudrait ajouter autre chose, qui me semble très significatif : le peuple français, par là même sans doute qu'il avait une expérience plus avancée de la vie politique et de la démocratie, était en pleine crise d'auto-critique, dans l'instant même que chez ses adversaires les chefs totalitaires travaillaient par tous les moyens à développer le fanatisme des masses. Je me rappelle avoir lu au début de la

guerre un article qu'un jeune universitaire français — un des meilleurs représentants de la jeunesse, et des plus fervents défenseurs de la liberté — avait écrit pour soutenir la cause des alliés dans la presse étrangère. D'un bout à l'autre ce papier n'était qu'un examen de conscience, où tous les défauts de chez nous étaient critiqués sans pitié. Tout cela sans doute voulait dire : nous sommes décidés à en finir avec ces erreurs. Et je crois bien en effet que si les fatalités de l'histoire avaient laissé dix ans de répit à la jeunesse française, celle-ci était capable d'opérer dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre social et politique des redressements qui auraient émerveillé le monde. Il reste que l'auto-critique et l'examen de conscience ne sont pas les conditions psychologiques les plus favorables pour faire la guerre.

Mais ce que je voudrais avant tout noter ici, c'est que les faiblesses désastreuses qui affectaient la vie politique française, — et qu'au surplus la présence d'un grand homme, si Dieu l'avait suscité, aurait peut-être suffi à surmonter, — étaient, comme cette vie politique elle-même, surimposées à la vie profonde et la plus réelle du peuple français, et n'émanaient pas de son fond. Quand une démocratie est saine, la vie politique y émane du fond du peuple. Quand une démocratie se désagrège, la vie politique devient l'apanage d'une oligarchie de spécialistes, et se sépare de plus en plus de la vie profonde du peuple. Ce peuple garde toujours ses vertus de civilisation, d'humanité, de labeur patient et industrieux, de charité naturelle. Ces vertus peuvent se trouver sans emploi, comme il est arrivé depuis des années par la faute même de la politique et de l'oligarchie des partis ; elles peuvent être un moment comme stupéfiées ; elles subsistent toujours.

Après toute catastrophe historique les esprits sont exposés à la tentation de se réfugier dans une réprobation globale des

faiblesses et des fautes de tous et de chacun, en esquivant ainsi la recherche plus difficile des vraies causes du malheur. Il y a quelque chose d'émouvant et de méritoire, mais il y a beaucoup d'illusion et de faiblesse intellectuelle dans cette *fuite dans la morale*. Il est clair qu'en toute collectivité humaine le mal a une grande part, et par suite il sera toujours facile de trouver dans un peuple vaincu assez de défauts pour le condamner. Il est toujours facile, sinon magnanime, de médire des malheureux.

Il y avait beaucoup d'insouciance en France, beaucoup de désorganisation, d'incurie, de laisser-aller, d'individualisme anarchique. Le niveau de la morale sexuelle, de la morale économique et de la morale civique était assez bas ; il y était certainement plus élevé que dans les pays totalitaires, le sens des responsabilités personnelles y était plus développé dans la vie privée des gens, et au moins on était encore en état de se juger soi-même. Le pire était la routine administrative, et une organisation bureaucratique qui semblait faite exprès pour barrer l'accès de l'autorité publique à ceux que leurs mérites désignaient pour l'exercer. Tous ces défauts ont sans doute joué un rôle dans la catastrophe actuelle, mais comme des dispositions lointaines, non comme des causes propres et décisives. Que la défaite de la France, comme tout grand malheur, apporte avec elle à tous et à chacun une exigence de purification morale et de redressement, c'est l'évidence. Mais il est parfaitement déraisonnable de chercher la raison propre et décisive de cette défaite dans les péchés des Français, alors que les péchés de leurs vainqueurs crient contre le ciel. Quelques fautes que la France ait à se reprocher, elle était restée fidèle aux valeurs de l'esprit, au sens de ce qui est vrai, de ce qui est libre, et de ce qui est humblement généreux dans la vie quotidienne. Elle était la réserve de la spiritualité

LE PEUPLE DE FRANCE

pour les nations du monde, la terre par excellence de la chrétienté. Depuis une vingtaine d'années la renaissance religieuse la plus authentique et la plus féconde, dans le domaine de l'esprit comme dans celui des activités sociales, se produisait en France, et elle donnait maintenant ses fruits dans la jeunesse intellectuelle et dans la jeunesse ouvrière. Les catholiques français avaient digéré la persécution religieuse, ils en avaient tiré profit pour gagner leur liberté vis-à-vis de l'Etat, pour faire revivre en eux le sens de l'Évangile, pour vivre et sentir avec le peuple, pour mettre en œuvre, avec une liberté d'esprit prête à toutes les conquêtes, une flamme apostolique incomparablement active. Le peuple français était *politiquement* démoralisé, il n'était pas *moralement* démoralisé.

Je me souviens des mois d'août et septembre 1939. En face d'événements horribles qui dépassaient toute mesure humaine, le peuple de France a gardé alors un sens de la mesure, de la vérité humaine, du simple devoir accepté librement, dont l'affirmation sans phrase, et sans fleurs au canon, a été une des choses les plus belles et les plus déchirantes qu'on puisse voir ici-bas. « M. Hitler n'est pas correct », me disait le coiffeur d'une petite ville où je me trouvais quelques jours avant la mobilisation. Cet *understatement* signifiait que si M. Hitler continuait, le coiffeur et les camarades étaient disposés pour leur part à faire ce qu'il fallait pour rendre « plus correctes » les relations entre peuples. Le peuple français n'avait aucune haine pour les Allemands, il trouvait le nazisme une sottise assez honteuse, la guerre une stupidité. Mais il avait un sens politique plus sûr que ses dirigeants, et son instinct l'avait averti depuis longtemps que ce qui se passait de l'autre côté du Rhin, combiné avec la veulerie des

maîtres de l'heure, rendrait un jour cette stupidité inévitable. Le jour venu, il n'a pas hésité un instant. Les communistes mis à part, le peuple a été unanime à accepter la guerre comme une odieuse besogne qu'il était devenu nécessaire d'accomplir ; il y entraît gravement, tristement, avec l'espoir qu'elle ne le détournerait pas trop longtemps de son vrai travail, avec la conviction qu'ensuite il faudrait changer tout ça — et décidé à faire une vraie guerre.

Quand on a vu partir de tels hommes, et quand on pense à ce que des incapables, des patriotes pessimistes et des liquidateurs de faillite ont fait d'eux, on se souvient de ce que Péguy disait de la « politique » avilissant la « mystique ». Mais ce n'est pas de mystique, c'est seulement de droit instinct qu'on peut parler ici. Si leurs chefs ressemblaient aux conseillers de Charles VII, ces hommes n'avaient pas la grande foi de Jeanne d'Arc : c'étaient seulement de bons Français, raisonnables et courageux.

* * *

Craignant de se laisser *bourrer le crâne*, les soldats français appelaient narquoisement la présente guerre, non pas « la dernière des dernières », comme on avait appelé l'autre, mais « la petite avant-dernière » ou encore « la première des suivantes ». Peut-être étaient-ils meilleurs prophètes que leurs aînés. Pour autant que la philosophie de l'histoire moderne permet d'avancer une prévision, le pronostic n'est pas optimiste, du moins pour un temps. S'il est vrai que la présente guerre n'est qu'un moment dans la liquidation de ce que Péguy appelait le monde moderne, et d'un bloc de quatre siècles d'histoire, il est peu probable qu'un moment d'agonie, si dévastateur qu'il soit, suffise à une telle

liquidation. S'il est vrai qu'une des causes majeures de nos catastrophes est la découverte que la puissance de la Machine, appliquée non plus à « maîtriser la nature » mais à maîtriser l'humanité même, la matière humaine, permet à quelques hommes décidés à un mépris absolu de toute loi morale et à une cruauté absolue, de se faire surhommes et de faire ce qu'ils veulent du reste du monde, il est peu probable que le travail de la conscience humaine, l'effort des énergies créatrices pour surmonter cette tragédie puisse arriver à soumettre cette fois la machine elle-même à l'homme — c'est-à-dire la convoitise humaine rendue techniquement capable de tout à une raison collective devenue plus forte que l'instinct — sans une période « d'essais et d'erreurs » plus terrible à notre espèce que l'âge des cavernes.

Quand au début de la guerre nous disions que l'Europe est déjà sauvée, nous croyions savoir un peu, nous n'avions pas commencé d'entrevoir réellement par quoi il faudrait passer pour cela. Il était clair qu'un déblayage radical était nécessaire, et que les structures morales et politico-sociales durcies qui bloquaient le cours de l'histoire ne tomberaient pas toutes seules. Elles commencent seulement de tomber. Avant qu'aient lieu et pour qu'aient lieu les renaissances totales, spirituelles et temporelles, qui sont nécessaires, la raison doit se préparer à contempler sans trembler des ruines totales et des renversements inimaginables. *Deposuit potentes de sede*. Il faut bien que la justice de Dieu passe. L'apocalypse ne fait que commencer. Il est à penser que la liquidation dont la présente guerre n'est qu'un épisode se fera par étapes, avec des moments de reprise peut-être merveilleux, mais qui ne dureront pas très longtemps, jusqu'au temps marqué pour ce que l'apôtre Paul appelle une ré-

surrection d'entre les morts. A d'autres moments il aura fallu que ceux qui ne veulent pas céder à la Bête descendent dans les catacombes de l'histoire, et y inventent des moyens inédits de résister au mal.

C'est dans ces perspectives que je pense à mon peuple et à son épreuve présente. Peuple humilié, peuple étrangement abandonné. Je sais que le peuple polonais, dans les tortures inouïes qu'un infernal sadisme discipliné lui inflige, est plus abandonné encore. Je sais que le peuple juif est plus abandonné. Mais l'abandon souffert par le peuple français a des caractères plus paradoxaux et, en un sens, plus amers. Il y a partout aujourd'hui en France un immense effort de bonne volonté. Cet effort n'empêche pas que le peuple français soit moralement abandonné. Non par mauvais dessein, car ils croyaient servir la nation à leur manière, mais par faiblesse et par illusion, parce qu'ils s'écroulaient eux-mêmes, ses guides naturels, exception faite de ses évêques, ses classes dirigeantes, les dépositaires officiels de ses traditions l'ont abandonné à lui-même au moment crucial. Toutes les puissances d'un ennemi qui le hait, acharnées à détruire son âme, se glissent autour de lui, cherchent à entrer en lui, à atteindre son cœur. Ce n'est pas seulement à l'impuissance et à la désorganisation physiques que le nazisme veut le réduire, c'est à son esprit qu'il en veut. C'est son esprit qu'il veut corrompre. Pour domestiquer la France il emploiera tous les moyens. Et contre ces ouragans de ténèbres on dresse des lois de papier et des rêves de politique « réaliste ».

Pendant ce temps le peuple travaille. Il ne s'abandonne pas. Il se courbe sur la terre, sur sa terre, et il travaille. On n'en viendra pas facilement à bout. Réduit à une impuissance totale, qui l'oblige à accepter les pires humiliations, il retrouve peu à

LE PEUPLE DE FRANCE

peu, au milieu de cette impuissance même, les forces cachées dans ses racines.

Parce qu'il est abandonné, parce qu'il va être de plus en plus réduit à lui-même et à sa pauvreté laborieuse et à sa substance nue, jamais davantage nous n'avons su qu'il faut avoir confiance en lui. Jamais davantage nous n'avons cru à sa vocation, et compris que dans l'âge décisif où nous sommes entrés cette vocation est nécessaire au monde.

Je voudrais le dire ici, non pour vanter les miens, mais parce qu'ils sont calomniés par beaucoup, et parce que ces pages sont écrites pour la vérité. Ce peuple était — et il est toujours — le plus civilisé, le plus tolérant, le plus hospitalier, le plus pacifique, le plus industriel, le plus généreux dans les œuvres de l'esprit, le plus spiritualisé malgré ses misères, le plus chrétien (sans le dire), le plus près du sol et de la réalité, le plus riche en ressources profondes, le plus capable de digérer l'infortune et de se moquer des faux dieux. Croyez-vous que la ruine et l'abandon, la propagande et la gestapo puissent en quelques saisons effacer ces choses ? Au temps du traité de Troyes et de la guerre de cent ans, le peuple français a connu un abandon semblable à celui dont je parle à présent. Il a fini par le surmonter. Les Français ont digéré et surmonté les guerres de religion du XVI^e siècle et plus tard leur propre Révolution. Je sais que si la domination nazie s'établissait sur l'Europe et si la paix allemande s'appesantissait définitivement sur la France, la France serait asservie pour longtemps ; peut-être arriverait-elle, après un siècle ou deux, à dissoudre et transformer peu à peu et surmonter encore à la fin cette servitude elle-même ; mais elle n'aurait plus d'action éclairante et vivifiante à exercer dans une période historique qui sera capitale pour l'humanité, et on pourrait dire

qu'elle et sa vocation sont finies, du moins pour longtemps. C'est pour cela, c'est parce que je crois à cette vocation, que je crois aussi qu'en définitive et malgré toutes les infortunes possibles, la domination nazie et la paix allemande ne s'établiront pas sur l'Europe et sur la France, et que la prochaine phase de l'immense révolution dans laquelle l'Europe est entrée sera marquée non par le triomphe mais par la faillite des dictatures totalitaires.

L'Allemagne hitlérienne a tablé partout sur les forces de dissolution, sur les ressources sans fin du mal et sur la faiblesse de la conscience. Il est à croire que c'est par là qu'elle sera frappée. Les régimes de discipline mécanique ne favorisent pas le développement de la force des cœurs. Si les revers commencent un jour pour les armées du Führer, il est possible que toute sa puissance prenne fin par l'écroulement des âmes, dans ce peuple allemand qu'il croit lui appartenir.

En attendant, le monde est dans un tel chaos que n'importe quoi peut survenir pour faire place ensuite à n'importe quoi. Il se peut que d'un jour à l'autre le lent redressement des vertus politiques du peuple français, en pleine misère, oblige par une pression intérieure ses dirigeants à redresser leur politique, et à profiter de quelque heureuse circonstance pour ramener le pays dans ses vraies voies. Il se peut aussi que le malheur continue, que le malheur s'aggrave, que l'humiliation descende encore plus bas. Il se peut que le processus de liquidation continue, jusqu'à ce qu'enfin — mais quand donc, Seigneur, mais dans quel abaissement — les âmes sur lesquelles votre main plus lourde que le monde s'appesantit entendent votre humble voix au fond d'elles-mêmes, et jusqu'à ce que tout recommence à neuf à partir des derniers recès de la substance humaine. Nous sommes à une époque où il semble qu'en tous les lieux de la terre toutes les

LE PEUPLE DE FRANCE

causes doivent impitoyablement donner jusqu'au bout leurs effets, tout ce qui est caché apparaît, tous les principes de mort épuiser leur force et produire leurs abcès monstrueux. Cela même porte encore en soi son espérance, car le volume du mal n'est pas infini. Cela même est peut-être notre dernière espérance. La dernière espérance ne peut pas tromper.

* * *

J'appartiens à un peuple en qui l'espérance temporelle est si profondément enracinée qu'elle lui semble consubstantielle. Comme je l'écrivais en juin — on me permettra de reproduire ces lignes pour terminer — la France croit d'une manière indéracinable à sa vocation, et il est plus facile d'arracher la peau d'un Français que de lui arracher cette foi. Cette foi n'est assurément pas la foi théologique ; ce n'est pas par un acte de la vertu surnaturelle de foi que nous croyons en la France. Mais cette foi en la France n'est pas sans un certain rapport avec la foi théologique. Le Pape Pie X le savait bien quand il promettait à la France la résurrection, en des termes que je désire citer ici : « Les fautes ne resteront pas impunies, mais elle ne périra pas, la fille de tant de mérites, de tant de soupirs et de tant de larmes ». Et comparant la France à Saul sur le chemin de Damas, Pie X annonçait qu'un jour viendrait où le Seigneur après l'avoir frappée la relèverait et lui dirait : « Va, fille aînée de l'Eglise, nation prédestinée, vase d'élection, va porter, comme par le passé, mon nom devant tous les peuples et les rois de la terre ».

La Vierge est venue en France plus souvent qu'en aucun autre pays. La France a son symbole actif et son sacrement temporel en une sainte qui n'a sa pareille en aucun autre peuple : ceux des catholiques qui jugent la France avec arrogance ou

dédain, et qui souvent cultivent en eux une conception plus politique qu'évangélique de la religion elle-même, feraient bien de réfléchir un moment à cela. Jeanne d'Arc est une fille du peuple, Jeanne d'Arc a suivi la voix des saints, Jeanne d'Arc a fait la guerre pour sauver un royaume qu'elle a demandé à son roi de remettre expressément au roi du ciel, Jeanne d'Arc a été condamnée comme hérétique et relapse par des prêtres politiques, Jeanne d'Arc en a appelé au Pape — qui « était trop loin », lui répondaient ses juges — Jeanne d'Arc a pris à témoin l'Eglise triomphante et n'a jamais douté de l'Eglise militante ; et après qu'elle a été réduite en cendres, et que son cœur de vierge a été jeté dans la Seine, l'Eglise militante l'a réhabilitée ; et quand les grandes menaces de notre âge se sont levées sur la France, l'Eglise militante l'a canonisée.

Dans l'ordre de la civilisation terrestre et des vocations temporelles il y a aussi, comme à l'égard du royaume de Dieu, des promesses sans repentance. Celle sur laquelle nous nous appuyons est inscrite dans l'expérience spirituelle de la France et dans les assises de son histoire.

Jacques MARITAIN

L'Itinéraire spirituel du Professeur Charles Nicolle

« Vos fonctions vont vous appeler à collaborer avec les deux personnalités sans doute les plus fortes de la Régence et, à coup sûr, les plus dissemblables », m'avait dit un vieil Africain quand je débarquais à Tunis comme Directeur Général de l'Intérieur, il y a une quinzaine d'années. « Mgr LEMAÎTRE et le docteur Charles NICOLLE forment, vous le verrez, un curieux contraste. Bouillonnant tous deux de vie intérieure, ils s'érigent face à face, l'un avec la richesse d'une somptueuse cathédrale gothique, lourde de passé et chargée d'ornements, l'autre avec la sécheresse d'un laboratoire moderne aux lignes nettes et précises ».

Et en effet. Robuste, barbu, le teint basané, le verbe haut, plein de fougue, l'Archevêque de Carthage, Primat d'Afrique, offrait la parfaite image de l'aumônier militaire. Prêt à affronter tous les risques, restant infatigable sur la brèche, il avait promené sa vigoureuse stature sous tous les soleils des « bleds » et des déserts, la Croix en main. Au milieu des Pères Blancs, puis à leur tête, il avait évangélisé, fondé des missions, il s'était prodigué pour faire entendre toujours plus loin vers le sud la bonne parole et pour reconforter, jusqu'au moment où il avait reçu la charge de diriger, près des ruines de l'antique Carthage, l'ensemble des œuvres catholiques de l'Afrique du Nord.

Au contraire, le Directeur de l'Institut Pasteur, Charles NICOLLE, long, fluet, toujours un peu courbé comme pour scruter son microscope, avec son pâle visage glabre et émacié qu'animait seule l'étincelle de ses yeux ironiques, était le portrait même de

l'ascète. C'en était un en vérité. Il ne vivait que pour arracher à la Nature ses secrets, persuadé que peu à peu le labeur des hommes parviendrait à lui faire livrer le dernier mot de la grande énigme. Matérialiste convaincu, il s'était voué à la Science comme à un Sacerdoce — sacerdoce singulièrement exigeant, lui aussi, qui requérait tous les renoncements.

A eux deux, ils représentaient en Afrique du Nord deux puissances. Bien qu'opposée dans son principe, une « foi » aussi ardente dans ses fins animait le Prélat comme le savant. Que malgré la certitude du néant, un homme pût donner des preuves de sacrifice, tout comme celui qu'inspirait la croyance dans l'au delà, était un fait étrange, mais c'était un fait. Séparés en tout, leurs fronts se rapprochaient en se penchant sur l'infortune des populations indigènes que minaient l'ignorance, la misère et les maladies. Par leur commune pitié, par leurs efforts pour soulager et guérir, ils contribuaient tous deux à rendre plus française encore cette terre d'Afrique en lui dévoilant un même visage de charité. Mais tandis que Mgr LEMAÎTRE s'efforçait de sauver les âmes sans négliger les corps, le docteur NICOLLE soignait les corps sans se soucier de l'âme — puisqu'elle n'existait pas.

Il n'en inspirait pas moins le respect. Fils, frère, père de médecin, ayant travaillé avec Pasteur et vécu dans l'intimité du docteur ROUX, c'était une noble figure de savant, de la grande lignée de ceux pour qui la recherche de la vérité était le but même de la vie. La Science, sa seule passion, lui faisait accepter simplement et naturellement la rude discipline du désintéressement et de l'abnégation. Plus isolé encore du monde extérieur par une affligeante surdité, il avait fait de son Institut une sorte de monastère où la seule récompense qu'il estimât digne de

lui était d'avoir trouvé ce qu'il avait cherché. Au milieu de murs blanchis à la chaux comme ceux d'une cellule, sa mince silhouette allait et venait d'un tube de verre à une éprouvette ou à une étuve. Animés par sa pensée, comme par celle d'un savant magicien, ces instruments fragiles élaboraient patiemment de merveilleuses et bienfaisantes découvertes — sérums et vaccins — pour lesquels un petit peuple de cobayes et de singes servait de champ d'expériences. C'est ainsi que grâce à de nouvelles méthodes de prophylaxie, il avait perfectionné les armes destinées à lutter contre les maladies infectieuses. Ses recherches ont fait progresser le traitement de la fièvre récurrente, du trachôme, de plusieurs affections tropicales, de la rougeole enfin. Mais à lui revient surtout l'énorme mérite d'avoir, peu après le début de la « grande guerre », découvert le mode de transmission du typhus exanthématique, ce fléau meurtrier, trop fidèle compagnon des guerres de jadis, plus meurtrier parfois qu'elles-mêmes. Grâce aux précautions que sa découverte a fait imposer, les armées en sont désormais à peu près protégées sans quoi, en rassemblant d'innombrables masses d'hommes, nos incessants conflits risqueraient de prendre fin dans un charnier universel.

Tout savant qu'il fut — et surtout bactériologue — Charles NICOLLE était le contraire d'un spécialiste. L'étendue, la variété de sa culture et son universelle curiosité d'esprit l'amenaient à s'intéresser à tout. « J'ai horreur, disait-il, de ces gens qui s'obstinent à ne regarder qu'une vitrine dans l'admirable musée de la Nature ». Aussi, en même temps que médecin et homme de laboratoire, était-il un écrivain subtil et délicat. A côté de nombreuses publications scientifiques, sont sortis de sa plume pas moins de sept romans dans lesquels il promène sur le monde son regard profond et malicieux. En une langue élégante, légère-

ment précieuse et archaïque, il fait parler ses personnages dans d'ingénieuses dissertations qui rappellent les contes philosophiques où se plaisait l'incrédule XVIII^{ème} siècle.

Sa lumineuse intelligence, avivée par une ardente imagination, la diversité de ses connaissances, l'acharnement de son labeur, son esprit de sacrifice et la sincérité de ses convictions enfin en faisaient une des personnalités les plus achevées et les plus attachantes que j'aie connues. On eût pu dire de lui, ce qu'il écrivait d'un de ses personnages : « Il avait l'obsession du droit et du juste ».

Mais une carrière errante par définition n'est guère favorable à la pratique des amitiés. Quelles que soient les sympathies éprouvées, l'éloignement et le temps aidant, les séparations prennent trop souvent, quoique involontairement, figure de rupture. Parti de Tunis, je n'ai plus que de loin en loin entendu parler de celui que j'aimais appeler « cher Maître ». J'ai su qu'il avait à son tour, et non sans regret, quitté cette terre d'Afrique, dont il avait été pendant plus de 25 ans le génie bienfaisant. Comblé d'honneurs, membre de l'Institut, il avait été appelé à Paris où une chaire de biologie au Collège de France lui avait été attribuée comme consécration de son talent et de son œuvre.

... Et à l'automne 1935, je recevais un petit livre « La destinée humaine »¹ portant sa signature. C'est avec impatience que j'ouvris ce volume, curieux de voir traiter un aussi troublant sujet par un maître en scepticisme.

Dès la première ligne, quel ne fut pas mon étonnement ! « Je dédie ce livre à ceux qui ont cessé de demander à l'unique raison humaine l'explication de l'origine et du destin des phénomènes, en particulier de la destinée humaine — à tous ceux qui

1. Librairie Alcan (1935).

préféreront l'humble sagesse qui dicte l'aveu d'impuissance à un orgueilleux et inutile entêtement ». Quoi ! était-ce vraiment lui, le Professeur NICOLLE, si sûr de sa science, si fier de sa raison qui s'humiliait ainsi ? Je ne pouvais en croire mes yeux. Mais quand je lus un peu plus loin : « Je me demande si je n'ai pas lancé quelques-uns de ces messagers porteurs de fausses nouvelles qu'il me serait impossible de faire taire, aujourd'hui que j'éprouve le besoin de revenir sur mon texte », il me fallut bien me rendre à l'évidence. Le grand savant, tout à coup mordu par le doute — à la suite de quel choc ? — s'était fait un devoir d'exposer ses scrupules. « Je ne me reconnais qu'un tribunal, écrivait-il, celui de ma conscience. Instruisant mon propre procès devant elle, je l'écoute ». Que de gravité et de pathétique dans cette voix qui avait presque une résonance d'outre-tombe ! Quel noble geste ! et comme je reconnaissais bien là NICOLLE et sa droiture. Tant qu'il s'était cru dépositaire de la vérité, il avait, sans ménagement, proclamé sa certitude ; mais du jour où son esprit avait perçu la possibilité d'une erreur, il n'hésitait pas à le dire avec la même loyauté ! Maintenant qu'il se jugeait coupable d'imprudences pour avoir « divulgué des recettes incomplètes et fragiles », il se condamnait lui-même.

Mais pourquoi cette évolution inattendue de sa vision du monde ? Il l'expliquait. Après avoir cherché à donner comme base à son système philosophique « les témoignages de nos sens coordonnés par la raison », il s'était convaincu que ces « sources d'erreurs » l'avaient entraîné sur une route illusoire et sans issue. Quant à l'intuition, c'était un guide capricieux et incertain. Elle demandait au surplus à être contrôlée par la raison, à laquelle, en fin de compte, on devait toujours revenir. C'est pourquoi il avait changé d'avis et il n'en éprouvait aucune honte ;

il ne souhaitait rien tant que d'être instruit des hauts problèmes qu'il avait témérairement, mais honnêtement, abordés. « Je recevrai avec allégresse l'illumination décisive », ajoutait-il.

Dans sa détresse spirituelle, il se comparait à une lampe sans huile, ou plutôt vidée de son huile. Jadis il avait été croyant. Rejeter ce passé eût été à ses yeux, non seulement une ingratitude, mais une amputation d'une partie de lui-même, car son « âme était encore parfumée de l'encens catholique ». Cependant, bien que l'ayant de nouveau cherché, il avait perdu cet « heureux refuge ».

Chaque page de ce petit livre, d'une matière si dense qu'elle se refuse à l'analyse, est une station du douloureux calvaire que gravit péniblement sa conscience angoissée. C'est là un des témoignages les plus sincères et les plus poignants d'une inquiétude véritablement pascalienne. Avec une impitoyable lucidité, l'auteur décrit lui-même les phases de l'âpre et cruel combat qui se livre dans son esprit entre les exigences du savant et les aspirations de l'être humain. Estimant indigne de lui d'abandonner la rigueur des méthodes qu'il avait pratiquées toute sa vie, il réclame des preuves dont sa raison puisse se satisfaire. En même temps, il se sent tourmenté par « quelque chose de puissant et d'inexplicable », un sentiment hors de toute logique, dont il lui faut bien cependant reconnaître l'existence, et qui est une « aspiration vers un au delà qu'il ne se représente pas ». D'où vient cet étrange sentiment ? — C'est, biologiquement, la répugnance que nous éprouvons à la perspective d'un anéantissement, répond le savant — d'où notre désir de survie. Il y a plus, réplique sa conscience qu'il scrute sans détour. A cela s'ajoute l'idée que, dans cet au delà, régnera la Justice, si malmenée ici-bas ; l'immortalité permettra une réparation. Mais, de nouveau, la raison

du savant se révolte. S'il est un Créateur, un Dieu juste, pourquoi ces horribles conditions de la vie, pourquoi ce « cannibalisme universel », pourquoi l'illogisme des phénomènes ? Non ! s'il est un Dieu, « un tel Dieu est inconcevable », s'écrie-t-il avec désespoir.

On suit ainsi pas à pas le cheminement douloureux de la torture spirituelle qui fouaille cette belle conscience, écartelée entre la « séduction d'une survie » et « la paix du néant ». De ce débat, NICOLLE avoue sortir infirme et plus inquiet que jamais. « Il me faut répéter publiquement que je n'ai pas apporté de solution au problème... Il n'en viendra pas de satisfaisante à l'intelligence des hommes... Seul pourrait l'imposer le choc de ce que les fidèles appellent la Grâce ». Mais il ne l'avait pas éprouvé. Aussi sa « pensée continuait de flotter sans s'accrocher nulle part ». Le doute dont il ne pouvait se défaire lui rongait l'âme. Que faire en attendant la révélation, si elle devait jamais venir ? Dans le dernier chapitre intitulé « Thérapeutique », il conseillait le remède dont il entendait user lui-même : c'est aux religions déjà existantes qu'il fallait demander un refuge. Et pour qui cherchait l'apaisement d'une croyance, il ne connaissait de « vraiment pitoyable que celle dans laquelle il avait été élevé », concluait-il.

En guise d'épilogue, une note disait : l'auteur n'avait qu'un pas à franchir pour suivre ces conseils. « Le fait s'est accompli le 10 août 1935 ».

Et je m'imaginai le vieil homme de science en proie à ses transes. Ayant touché les limites de l'actuel savoir humain, Charles NICOLLE avait inconsciemment fait manœuvrer un brusque dé clic. Tout à coup les murs lumineux de son laboratoire s'étaient obscurcis. Lui, si sûr de sa certitude, il s'était vu subite-

ment plongé dans les ténèbres avec un sol vacillant sous ses pas. La sueur perlant au front, le visage convulsé, après avoir passé douloureusement la main sur ses yeux devenus inutiles, il tâtonnait dans l'obscurité de ses longs bras maigres, bousculant et brisant tubes, flacons, éprouvettes dont le verre craquait sous ses pas. C'est ainsi que je me figurais matériellement la panique de cette âme lançant un tragique S.O.S.

Mais au fond du tunnel noir où il se débattait ainsi, Nicolle avait aperçu une petite lueur qui l'attirait vers elle. « Je ne désespère pas que l'inconcevable se fasse un jour concevoir, avait-il écrit. A tout instant la Grâce peut venir. Elle est assurée, le jour venu, de son triomphe ».

Comment ne pas fermer ce livre si humain sans être bouleversé d'émotion ? Comment ne pas s'incliner avec respect devant ce grand savant qui, après une longue et glorieuse carrière, n'hésitait pas, au déclin de sa vie, à dire son doute, à le confesser publiquement ? Se représente-t-on le singulier courage qu'il avait fallu à un tel homme pour renier tout son passé, plier son orgueil, encourir le sarcasme et, surtout, braver le reproche de lâcheté devant la mort ? Mais ce gentilhomme de la Science se jugeait au-dessus de ces viles accusations : il voulait, avant tout, « faire un acte honnête ».

Il est mort peu après. Avant de partir pour le grand voyage, il avait donc tenu, en guise de carte de visite « pour prendre congé », à communiquer à ses amis le fruit de sa cruelle expérience afin de tenter de leur épargner, tout au moins, l'agonie morale qu'il avait subie.

J'en étais là de mes réflexions quand le souvenir d'une phrase, d'une petite phrase banale, jusqu'alors passée inaperçue, revint tout à coup du fond de ma mémoire. Un jour que dans son

L'ITINÉRAIRE SPIRITUEL DU PROFESSEUR CHARLES NICOLLE

laboratoire — son unique salon — l'approche des rigueurs de l'été africain nous avait amenés à évoquer des projets de voyage, Nicolle me parla avec fierté de Rouen, sa ville natale, où il avait débuté comme médecin des hôpitaux. « Venez m'y voir, m'avait-il dit, en rangeant ses précieux tubes, je vous ferai visiter la splendeur de ses cathédrales ». Ainsi, même au plus fort de sa certitude d'athée, inconsciemment, il était encore poursuivi par le parfum entêtant de l'encens catholique !

René RISTELHUEBER

Ministre de France au Canada

Ottawa, le 23 novembre 1940.

Comment préparer l'après-guerre ?

Très Révérend Père Marcel-Marie Desmarais,
Prieur des Dominicains d'Ottawa.

Révérend Père,

Vous vous rappelez ?... Le dîner d'adieu à Son Excellence Monseigneur Lemieux prenait fin, au réfectoire lumineux du Cloître. Les convives se dispersaient dans les préaux. Vous me dites, alors : « Il faut songer à l'après-guerre ; il sera terrible. Un examen de conscience national s'impose... » Je protestai : « Encore un ! mon Père. Nous avons le patriotisme janséniste. Constamment, fiévreusement, nous cherchons ce qui nous manque. Comme la moniale ardente, devant la noblesse de notre destin et la pauvreté de nos moyens, nous nous abîmons dans la contemplation de nos déficiences. Cette technique n'est-elle pas décevante ? » Vous avez souri... Puis, peu après — c'est bien toujours ma chance ! — vous m'invitiez à prouver, en quelques prolégomènes, que le Canadien français peut envisager l'après-guerre avec confiance. Trop parler nuit, décidément... J'accepterais la pénitence pour moi, mais ne veux pas l'imposer aux autres. Ce cas de for interne étant de votre compétence, je vous en laisse la responsabilité...

Puisque c'est une conversation qui a inspiré ces lignes, ne pensez-vous pas que cette conversation pourrait se continuer ici. Un article bien léché est souvent trop sec ; s'il est un sujet

N. B. — Voici le premier d'une série de quelques articles où des auteurs canadiens de premier plan répondront à cette question de grande actualité : « *Comment préparer l'après-guerre ?* »

qui ne prête pas aux affirmations dogmatiques c'est bien cette « arithmétique des possibles » que présente l'après-guerre. Disons, à l'instar de Paul Claudel, que ce sera une conversation entre Loire et Cher — ou entre la Gatineau et l'Ottawa — sans nous soucier de ce que peut avoir d'immodeste le rapprochement, en autant, tout au moins, que votre serviteur est partie.

Nous devrions, semble-t-il, avoir perfectionné notre technique des après-guerre, car ce sera le septième que nous allons vivre. Aucun ne fut plus alarmant que le premier, celui de 1760. La fin malheureuse de la campagne de France n'est en somme rien auprès. Quand on a vaincu celui-là, on peut se demander quelles surprises peuvent nous réserver les autres. Une poignée de Français catholiques perdus sur un continent immense au milieu de protestants qui n'entendaient pas badiner. Pas d'argent, pas de chefs, pas d'écoles ; une agriculture rudimentaire, une industrie patriarcale... une poignée de Français qui ont, tout de même « marqué un coin du continent nouveau ». Leur après-guerre, ils l'ont préparé au jour le jour, avec leur instinct, ce qui est la bonne manière.

Puis il y eut 1775... Ce fut l'épreuve de notre loyalisme, sa première manifestation, celle qui inspira tous les loyalismes qui ont suivi. S'il en est qui n'ont manqué ni à la lettre ni à l'esprit des traités, ce furent les cédés de 1760. Leur mérite est d'autant plus grand que les conditions de ces traités furent souscrites sans qu'ils furent consultés.

« De ce loyalisme, le clergé fut l'inspirateur, direz-vous ? » Certes. Quand on n'a en vue que la patrie céleste, on s'accommode assez bien des patries terrestres... Il reste que ce clergé admirable a défini avant la lettre ce que doit être le vrai nationalisme, en informant la psychologie de l'ancêtre.

Ce loyalisme avait été préparé par l'Acte de Québec qui fit de nous ce que nous n'avons pas cessé d'être des presque associés. Dans les textes, nous le sommes intégralement. Mais derrière les textes, il faut chercher la matière vivante qui n'est pas toujours généreuse, ou instruite et qui a des préjugés compréhensibles et inévitables.

Cet après-guerre de 1775 a aussi donné, inconsciemment — toujours — à notre patriotisme, ses bornes géographiques. Si Montgomery chut des hauteurs de Québec, c'est qu'il était l'étranger et que jamais l'étranger ne s'emparera de Québec. On a dit que l'ancêtre avait sauvé le Canada — c'est vrai — mais c'est parce qu'il avait Québec à sauver. En fonction de Québec, le Canadien français se battra chaque fois comme un lion pour sauver le pays.

Peut-on appeler après-guerre, la période qui suivit les « troubles » de 37-38 ? A certains égards, sûrement... On pourrait synthétiser cette révolte en disant qu'elle fut la rencontre de deux mystiques. Les Héros se sont battus pour qu'il y eut des images françaises au foyer, les Habits Rouges pour y accrocher des estampes anglaises. Les uns et les autres avec la meilleure bonne foi du monde. Ils ne voulaient pas la même chose, mais ils étaient sincères et entendaient suivre leur idéal. Il y eut alors Baldwin-Lafontaine. Désormais aucune combinaison politique ne sera durable qui n'aura pas cette duologie.

La guerre des Boers a posé les prémisses de toutes les expéditions impériales. Elle faillit briser l'unité nationale. A la paix, on se mit à gloser sur sa portée. Le fossé se creusa de nouveau entre Baptiste et Jack Canuck. Parce qu'il faisait quelque peu figure de mercenaire dans cette randonnée magnifique à travers le monde, Baptiste était sans enthousiasme alors que Jack Ca-

COMMENT PRÉPARER L'APRÈS-GUERRE

nuck se serait saigné à blanc pour le maintien de l'hégémonie d'Albion. Bourassa, un temps, fit figure de chef, parce qu'il avait su interpréter les réactions profondes du paysan canadien-français. On constata alors ce qu'on a constaté si souvent, au Canada, comme dans toutes les démocraties, divorce entre l'élu et l'électeur. L'unité de mystique du Canadien a été brisée. Il ne serait plus possible de renouveler 37-38 parce que la lutte se ferait d'abord entre frères. Néanmoins cette psychologie laurentienne n'a pas été sans influencer la pensée canadienne. Québec devint une donnée de la politique nationale. Elle n'a pas cessé de l'être. Le « Canada First » d'un ancien premier ministre a toujours été la devise de Jean Baptiste qui y ajouterait « and last », comme le rappelait récemment un journaliste anglais qui le connaît bien.

On le vit en 1914... La France était attaquée ; Baptiste l'aimait ardemment, mais il avait la psychologie du Suisse français, du Belge Wallon, de l'Anglais des Etats-Unis, et — avec des nuances — de tous les émigrés qui, au XIXe siècle, ont fait la république voisine. Il avait maintenant une patrie bien distincte, des traditions canadiennes. Aussi s'en serait-il tenu à la défense de ses horizons. Il y eut des émeutes à Québec que vinrent mâter des régiments de Toronto. Les uns et les autres accomplissaient leurs devoirs ; mais leurs devoirs étaient opposés. Ici encore il faudrait distinguer entre les faubourgs, les milieux parlementaires, le haut et le bas clergé — entre l'instinct et la raison raisonnante. La conduite fut différente et elle devait l'être. Mais c'est le sentiment profond de la masse que nous essayons de rendre. Qui pourrait soutenir qu'il ait été autre ? Qui pourrait le blâmer d'avoir été, avec son histoire, tel ?

— Voilà, direz-vous, Révérend Père, des questions bien brûlantes...

— Peut-être bien, mais nous les posons en toute sérénité, en toute objectivité, comme les Anglais eux-mêmes nous en donnent l'exemple. D'ailleurs, une vérité cachée est beaucoup plus dynamique qu'une vérité exprimée. La vérité libère. Notre intention, au surcroît, n'est pas de jeter le blâme à qui que ce soit. Le devoir varie d'un individu à un autre, d'un groupe à l'autre, d'une sensibilité à l'autre ; chacun y correspond avec ses dispositions propres et si on ne connaît pas le subconscient des individus, on ne fait qu'ajouter illusion à illusion. Dire la vérité n'est pas se dire ses vérités.

On prépara quelque peu l'après-1918 et cette tentative devrait décourager toute autre du même genre. Il est incontestable que pour le Canada, on assista à un néo-nationalisme, au sens philosophique du mot. Au Traité de Versailles notre pays fit figure de puissance souveraine ; on eut le Commonwealth des nations britanniques ; le Statut de Westminster. On fut plus Canadien ; on définit ses positions, ses attitudes.

Et nous voici en cette septième guerre qui, cette fois encore, est mondiale et qui, cette fois encore, nous prend totalement. Elle liquide plusieurs mystiques : pensée libertaire du 18^e siècle français inspiré du libre examen protestant ; déclaration des droits de l'homme ; libéralisme économique ; équilibre européen, subjectivisme, matérialisme. Elle propose une mystique à laquelle la conscience catholique ne peut souscrire : L'asservissement de l'individu à l'état. Et, de la première mystique comme de la seconde, Dieu est absent.

Aussi bien, Révérend Père, si nous voulons préparer l'après-guerre, il faut se demander quelle place les peuples feront à Dieu. C'est Sa guerre que nous faisons, en un sens. Il est un Dieu jaloux, nous disent les Ecritures. Il ne tolère pas qu'on

COMMENT PRÉPARER L'APRÈS-GUERRE

l'oublie, qu'on se moque de sa loi. Si l'on veut préparer l'après-guerre, préparons tout simplement les hommes à leurs devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers eux-mêmes. C'est du petit catéchisme. Il faut se mettre à l'apprendre.

Mais, dirait-on, si l'on met Dieu en tiers, c'en est fait de l'union, de la paix. N'a-t-il pas dit qu'il était un signe de contradiction ?

Il en fut toujours ainsi et c'est notre condition humaine. Il faut néanmoins travailler à son règne.

— Examen de conscience, direz-vous, victorieux ?...

— Soit. Mais authentique celui-là. Voyons de plus près.

Nos devoirs envers Dieu, dans l'après-guerre les comprendrons-nous mieux ? Oui, car la souffrance nous conduira à Lui. Comme l'ancêtre, continuons à lui donner la première place et à voir à ce qu'il l'ait autour de nous. Des phrases que tout cela ? Non ! C'est se placer dans la vérité. Or la cité moderne semble, comme la cité antique adorer tous les dieux hors le vrai. Elle n'érige pas même de statue au dieu inconnu. Et cela après tant de siècles de christianisme ; après tant de grâces. Conservons la foi de nos pères ; reconnaissons : « Celui qui règne dans les cieux et de qui relève tous les empires ; à qui seul sont dus l'honneur, l'obéissance, la souveraineté ; qui seul peut faire la loi aux rois — et aux démocraties — et leur donner quand il lui plaît de grandes et de terribles leçons... » Cette conviction nous a fait accepter, de gaieté de cœur, au cours de notre histoire, toutes les soumissions, si pénibles qu'elles aient parfois été.

De lui nous saurons quels sont nos devoirs envers notre prochain. Collaboration, dans la charité, avec ceux qui ne sont pas de notre sang, de notre foi. Pardon à l'occasion, laissant à Dieu la vengeance. Force chrétienne qui surmonte tout et qui

REVUE DOMINICAINE

l'emporte sur la force brutale. Compréhension de la sensibilité d'autrui. Le Canadien continuera à être ce qu'il a toujours été agent de concorde, de paix et d'union.

Devoirs envers nous-mêmes. S'apprécier : le dénigrement intempestif de soi est fausseté. Compréhension entre classes. Développement ardent de nos puissances. Emulation. Mise en valeur de nos richesses matérielles. Culture intellectuelle, scientifique, artistique. Nombreuse progéniture. Occupation du sol.

— Ce n'est pas là, ce que vous vouliez qui fut dit, je le crains, Révérend Père... Mais, savoir ce qui ne doit pas être dit c'est faciliter ce qui doit l'être. De ce chef, peut-être cette technique trop conformiste de l'après-guerre, sera-t-elle de quelque utilité. Et puis, il faut se rappeler que cette conversation a commencé dans un préau et qu'un préau ne conduit nulle part...

— Celui d'un cloître conduit à Dieu, direz-vous ?

— Je m'en rends compte, en effet.

Bien à vous en saint Dominique.

Paul FONTAINE

Directives pratiques

Notes de Théologie Pastorale

Avec la nouvelle année, la *Revue Dominicaine* introduit dans son sommaire sous la rubrique : « Notes de Théologie Pastorale », quelques brèves réponses qui intéressent l'ensemble de la vie chrétienne. Ces réponses s'adresseront simultanément aux pasteurs dans l'exercice de leur ministère et aux fidèles dans l'accomplissement de leurs devoirs.

Il arrive fréquemment que les embarras des pasteurs comme les inquiétudes des fidèles ne proviennent pas d'une ignorance spéculative de la doctrine ou de la loi, mais plutôt de la difficulté qu'ils éprouvent dans l'application immédiate de leurs lumières à tel cas de conscience, dans la soumission exacte de telle action concrète aux véritables exigences de la loi. Et dans ce domaine, il n'y a à vrai dire que l'expérience qui puisse faire le joint entre l'énoncé général de la loi et son application immédiate à toutes les circonstances qui entourent chacune des actions de la vie courante. Quand à certains problèmes d'une grande actualité, sans doute, mais plus complexes, comme ils n'intéressent qu'une catégorie de fidèles et que leur exposé comporte nécessairement des développements considérables, il vaudra mieux que les intéressés s'en instruisent dans les ouvrages qui leur sont spécialement consacrés.

Avec l'espoir que cette chronique favorisera la direction des âmes et le ministère pastoral en général, tout en intéressant le plus grand nombre des lecteurs de la Revue, nous posons la question suivante : *Comment doit se comporter le confesseur à l'endroit des fautes accusées comme douteuses au saint tribunal de la Pénitence ?*

Réponse : Ou bien le doute n'a surgi dans la conscience du pénitent qu'après l'accomplissement de l'acte peccamineux, ou bien ce doute a précédé et accompagné l'acte.

Dans la première hypothèse, est-ce que l'absence antérieure de doute provenait d'une ignorance invincible (celle que l'on n'est pas tenu ou que l'on est dans l'impossibilité de dissiper), ou d'une ignorance vincible (celle qu'on a le devoir et les moyens de dissiper) ?

Si l'absence de doute provenait d'une ignorance invincible, le pénitent n'a commis aucune faute, puisqu'il a agi sans une connaissance qu'il n'était pas tenu, ou se trouvait dans l'impossibilité d'acquiescer. Le doute subséquent ne lie pas la conscience, puisque ce doute ne peut affecter d'aucune façon le consentement donné à une action déjà passée.

Si l'absence de doute antérieur à l'acte peccamineux provenait d'une ignorance vincible, le pénitent serait coupable dans la mesure où il avait le devoir et le pouvoir de dissiper son ignorance. Il suit de là que la première question que doit poser le confesseur au pénitent qui accuse des fautes douteuses est la suivante : — « Doutez-vous que ce pouvait être péché avant de commettre tel ou tel acte peccamineux ? » Comme le pénitent répond négativement dans le cas qui nous occupe, il reste à apprécier le degré de son ignorance en regard de la faute et de ses propres conditions. Sa culpabilité relative proviendra du degré d'obligation dans lequel il se trouvait et de la possibilité qu'il avait de s'instruire.

Les cas les plus fréquents sont les deux suivants :

I) Les fautes d'enfance dont on ne découvre l'existence ou la gravité qu'après plusieurs années. Le doute qui porte sur ces fautes ne peut jamais lier la conscience du pénitent. Si par défaut de lumière ou de consentement, même les actes qui comportent une matière grave n'ont pas donné la conscience du péché au moment où on les a commis, ils ne peuvent devenir peccamineux en raison d'un doute subséquent. Il est extrêmement rare

DIRECTIVES PRATIQUES

que, dans ce cas, l'absence de toute antécédent provienne d'une ignorance vraiment coupable.

2) Le deuxième cas est celui des confessions faites sans une contrition (ou attrition) présumée suffisante. L'attrition présumée suffisante est, du côté de la matière prochaine du sacrement, une condition absolument nécessaire à sa validité. Or il arrive que certains pénitents, plus communément chez les enfants et les jeunes gens, accusent toutes leurs fautes, mais ne se préoccupent guère de les regretter vraiment. Au cours d'une leçon de catéchisme ou d'un sermon, ils entendent exprimer cette vérité que la contrition au moins imparfaite est absolument requise pour une bonne confession. Et alors ils se rappellent les confessions peut-être nombreuses qu'ils ont faites sans une contrition présumée suffisante.

L'ignorance n'est guère excusable chez les enfants et les jeunes gens élevés chrétiennement. Si elle se rencontrait, il faudrait urger auprès des parents, des instituteurs et des pasteurs pour qu'ils insistent sur ces notions fondamentales. Quelquefois le doute peut provenir d'une excessive délicatesse de conscience et dans ce cas le confesseur doit s'appliquer à rassurer le pénitent. Plus souvent il n'y a là qu'une inquiétude sans fondement, car le confesseur a dû exhorter à la contrition et le pénitent a dû songer au moins intérieurement à l'acte de contrition. Toutefois, si les pénitents ont des doutes fondés en mettant au compte de l'oubli ou de la distraction cette absence de contrition suffisante dans les confessions antérieures, comme l'ignorance ici est inexcusable du moins pour un temps un peu prolongé, le doute subséquent peut témoigner d'une irrévérence plus ou moins grave à l'égard du sacrement, et alors le confesseur prudent, tout en tenant compte des circonstances, devra engager son pénitent à reprendre ses confessions depuis la dernière où il croit avoir eu une contrition suffisante. Le cas du doute antérieur à l'acte peccamineux fera le sujet de nos prochaines *Notes*.

A. SAINT-PIERRE, O. P.

Consultation canonique. — La cause du Frère André.

Une lettre circulaire de S. E. Mgr l'Archevêque de Montréal, lue le 24 novembre dernier dans toutes les églises et chapelles du diocèse, ordonne la recherche des écrits du Frère André, de la Congrégation de Sainte-Croix, et constitue un tribunal ecclésiastique dans le but de recueillir les témoignages de sa sainteté.

Un correspondant demande: *Est-on obligé de faire parvenir à l'archevêché de Montréal les lettres ou notes personnelles du Frère André qu'on aurait en sa possession? Est-on obligé de faire savoir qu'on peut témoigner en faveur de ses vertus, ou fournir des renseignements sérieux à son désavantage?*

Pour obtenir l'introduction d'une cause de béatification auprès du Saint-Siège, il faut tout d'abord être en mesure de prouver rigoureusement la pureté de la doctrine du serviteur de Dieu, telle que manifestée dans ses écrits. Il faut, de plus, prouver la renommée de sainteté, de vertus et de miracles dont il jouit. C'est la première phase de la longue procédure à suivre dans une cause de ce genre.

Aussi l'autorité diocésaine de Montréal, en vertu du Canon 2043 du Code de Droit canonique, prescrit-elle à toutes les personnes qui auraient en leur possession des écrits quelconques du Frère André de les produire devant le tribunal ecclésiastique constitué à cette fin. C'est une obligation grave à laquelle aucun catholique ne saurait se soustraire, fût-il clerc, religieux, ou laïc. La recherche des écrits, en effet, a pour but de permettre à la Sacrée Congrégation des Rites de porter un jugement motivé sur la doctrine que le serviteur de Dieu a exprimée dans ce qu'il a pu écrire.

Si vous êtes étranger au diocèse de Montréal, vous pouvez ou bien communiquer directement au postulateur de la cause les documents que vous possédez¹, ou attendre d'en être prié par

1. Le Supérieur général de la Congrégation de Sainte-Croix a désigné le R. P. Emile Deguire, C. S. C., comme le postulateur dans cette cause.

DIRECTIVES PRATIQUES

l'autorité de votre propre diocèse, la chose étant prévue par le Code. Au cas où des écrits se trouvent dans un diocèse autre que celui où s'engage le procès, ils seront recueillis par l'autorité de ce diocèse et envoyés à qui de droit avec pièces justificatives (Canon 2044, § 2°).

Sans doute vous n'êtes pas obligé de vous dessaisir d'un écrit du Frère André que vous avez le bonheur de posséder et que vous considérez à juste titre comme un précieux souvenir, même comme une relique. Seulement il faut le faire savoir et on prendra les moyens d'en avoir une reproduction authentique qui servira dans l'instruction de la cause.

De plus, si vous avez vécu dans l'intimité du serviteur de Dieu, si vous avez eu avec lui des relations d'amitié, ou si vous pouvez fournir des renseignements utiles sur sa vie et ses vertus, vous pouvez demander à être entendu comme témoin, en vous adressant soit à l'archevêché, soit au postulateur de la cause. La grande prudence de l'Eglise tient à recueillir le plus tôt possible les informations que le temps risquerait de laisser perdre.

La crainte d'avoir à apporter un témoignage défavorable ne doit pas vous arrêter, car dans ce cas, le canon 2023 du Code vous fait une obligation grave de faire connaître tout ce que vous pouvez prouver sérieusement. Une cause de béatification engage au plus haut point l'honneur de l'Eglise, et celle-ci tient à s'entourer des plus hautes garanties.

Raymond CHARLAND, O. P.

Relations d'amitié avec les non-catholiques.

Comme les occasions d'entrer en contact avec les non-catholiques se multiplient chez nous, il y a lieu, croyons-nous, d'attirer l'attention sur le problème moral qu'elles posent. Nous n'envisageons cette fois que les relations privées de personne à personne, de famille à famille entre catholiques et non-catholiques.

Les catholiques peuvent-ils sans discrétion fréquenter des milieux non-catholiques, se faire des amis parmi les non-catholiques ?

Assurément les cas particuliers diffèrent à ce point les uns des autres que pour les juger sainement il faut tenir compte de toutes les circonstances qui les modifient.

Disposons d'abord des relations que le voisinage, la parenté, la similitude d'occupation, de profession rendent inévitables. Si les visites sont rares, de pure convenance, simplement mondaines, elles ne sauraient constituer un danger pour la foi des catholiques. On se fait un devoir de les rendre, on se montre aimable et courtois de part et d'autre, d'autant plus bienveillant pour les personnes qu'on se sait de religion différente.

Mais quand les visites ne sont plus commandées par des raisons de convenance, qu'elles se répètent et se prolongent, il y a bien des chances qu'elles cessent d'être inoffensives. A vivre habituellement avec des non-catholiques, on risque de subir leur influence, même au point de vue religieux. Ne prend-on pas dans le milieu qu'on fréquente ses idées familières ? Les longues conversations en arrivent souvent à effleurer les questions morales et religieuses. L'interprétation d'un fait, l'appréciation des événements sont autant d'occasions d'énoncer des théories, de porter des jugements dont on a peine à récuser la valeur.

Je le veux bien, ces amis se montrent respectueux de vos croyances, mais sans le vouloir ils laissent percer les différences radicales qui vous séparent. Plus ils sont discrets, plus leur réserve est sincère, plus ils se recommandent par la dignité de leur vie et la noblesse de leur caractère, plus leurs réflexions ont de prise sur vos esprits. Leurs suggestions pénètrent dans vos âmes et y jettent un trouble, une défiance qui sont déjà une première défaillance.

Sans doute le contraire peut arriver. Des amitiés avec des non-catholiques peuvent être bienfaisantes à ceux-ci. Par la sin-

DIRECTIVES PRATIQUES

cérité de votre conversation et la droiture de vos actes vous pouvez rendre de grands services à votre religion, lui attirer des sympathies, désarmer des hostilités, mais à la condition que vous soyez fermes dans vos convictions, éclairés sur les problèmes moraux et religieux. Est-ce votre cas ?

Faut-il alors renoncer à toute amitié avec des non-catholiques, abandonner des amis fidèles à qui vous devez de la reconnaissance ? L'Eglise par sa discipline ne l'exige pas ; tout simplement elle remet le soin de votre conduite à votre prudence personnelle. Ne l'oubliez pas, dans de pareilles circonstances, il ne s'agit pas de rapports religieux avec des non-catholiques, ni de rapports publics par l'intermédiaire de sociétés et clubs sociaux, rapports qui doivent être jugés différemment, mais de relations d'agrément, ou d'ordre privé.

Or la prudence vous oblige à fuir le péril, s'il vous menace, à éviter pour vous-mêmes et les vôtres les inconvénients que peuvent offrir de semblables intimités. D'ailleurs c'est avec la même mesure qu'il faut juger vos amitiés avec de mauvais catholiques, amitiés qui constituent souvent un danger plus grand de perversion et dont il y a tout autant sujet de se préoccuper.

Le cas s'aggrave quand des jeunes gens non seulement de religion, mais de sexes différents se fréquentent, entretiennent de ces amitiés qui englobent toute leur vie. N'est-ce pas la voie ouverte au mariage mixte ? Que le mariage avec une personne qui ne partage pas votre foi constitue un péril véritable, c'est une chose si évidente qu'il ne vient à l'esprit de personne de le nier. On ne vit pas pendant des années dans des intimités de tous les instants sans que les idées deviennent communes. Des gens qui parlent le même langage finissent par avoir les mêmes goûts ; ils en arrivent à prendre les mêmes attitudes devant le devoir. Trop souvent la partie catholique s'adapte à la partie non-catholique. Pour mettre fin à une gêne, elle cède sur de nombreux points. Sans le remarquer, elle subit une influence défavorable à l'intégrité de ses principes, pactise avec l'erreur, fré-

REVUE DOMINICAINE

quente de moins en moins l'Eglise et les sacrements, se prive de lectures éclairantes et réconfortantes. Des défiances naissent dans son esprit, les convictions religieuses se ramollissent, c'est la chute dans l'indifférence religieuse.

Aussi l'Eglise, appuyée sur la raison et l'expérience défend-elle les mariages mixtes. Elle n'accorde qu'à regret les dispenses exigées pour ces sortes d'union et impose des conditions sur lesquelles nous aurons peut-être l'occasion de revenir. Qu'il suffise pour le moment d'avoir montré le danger auquel conduisent presque fatalement les relations d'amitié avec les non-catholiques.

Raymond CHARLAND, O. P.

Le Sens des Faits

Notre militarisme

Vraisemblablement, le militarisme est en passe d'entrer pour de bon dans nos mœurs. La forme qu'il a prise au cours de ces derniers mois est de nature à faire réfléchir et gloser. Elle accuse, timidement mais sans ambiguïté, les caractères d'une entreprise à longue portée, d'une mesure à visée lointaine et durable. Pas n'est besoin d'une exceptionnelle sagacité pour percevoir dans la récente loi du service obligatoire des intentions novatrices, des velléités d'établissement à demeure d'un régime qu'une singulière bonne fortune nous a permis jusqu'à date de nous passer. Personne du reste ne s'y méprend. On se rend clairement compte qu'on ne manquera pas de prendre occasion des conditions d'urgence créées par notre politique de participation pour donner corps à un idéal caressé depuis longtemps par quelques-uns de nos militaires. La nécessité motivant la décision passera, mais il est à prévoir que les initiatives qu'elle aura suscitées tendront à se consolider et à demeurer.

Pour le moment, personne ne fait trop mine de regimber. On comprend que les sacrifices imposés sont dictés par la plus élémentaire prudence. Cependant, comme le pressentiment qu'on avait de voir le provisoire se transformer en permanent semble chaque jour de mieux en mieux fondé, on commence à ouvrir les yeux, et à s'émouvoir. On s'inquiète, et pour cause, de la manière dont les choses se passent. On se demande si l'on entend nous réserver dans ce domaine le traitement mesquin qu'on nous a accordé dans tant d'autres. Nous avons beau y mettre de la bienveillance, nous n'arrivons pas à comprendre. Est-il concevable qu'au moment où on nous demande des sacrifices presque héroïques, on s'ingénie à nous exaspérer ? Par exemple, à la requête d'un Collège militaire pour la jeunesse de notre province qui est aussi nombreuse, aussi intelligente que celle de n'importe quelle autre, un ministre de Québec a jugé bon de répondre sèchement que l'affaire relevait du conseil ministériel et que lorsque celui-ci aura décrété la mesure, le public en sera informé. Est-ce vraiment démocratique et complaisant ? Après cela, on prendra prétexte de notre pénurie d'officiers pour enrégimenter nos jeunes gens sous un commandement étranger. « Ce n'est un

secret pour personne, a-t-on écrit récemment, que des régiments anglo-canadiens sont composés de Canadiens français dans la proportion de 20 à 50 pour cent de leurs effectifs ». Ce qui a pour résultat de brouiller les calculs, de barrer la route à bon nombre de Canadiens français et de dispenser nos concitoyens anglo-canadiens de remplir eux-mêmes leurs propres cadres.

Et au camp d'entraînement où l'on réunit la fine fleur de notre jeunesse, que se passe-t-il ? Des officiers très dignes pour la plupart, nous dit-on, dirigent des exercices sérieux, exécutés avec entrain et exactitude. Ce qui est pour tous une cause de grande satisfaction. Par contre, nous avons le déplaisir d'apprendre que des camps entièrement canadiens-français et catholiques n'ont que des médecins de langue anglaise et de croyance étrangère à la nôtre. Va-t-on avoir l'insolence de justifier cet évincement par le recours à l'argument d'incompétence de la part des médecins canadiens-français et catholiques ? Encore, il ya quelques semaines, un aumônier de la J.O.C. écrivait : « La J.O.C. vient d'organiser un nouveau service pour le plus grand bien de la jeunesse. C'est le Service Jociste du Soldat. Il est regrettable que ce mouvement n'ait pu obtenir la direction de la cantine au camp militaire de Collinsville. Sa forte organisation, ses cadres dans les différentes paroisses du diocèse, lui permettaient d'organiser un service intéressant pour la jeunesse militaire. Sans qu'il y ait de la faute de personne, mais par une simple nomination du ministère fédéral de la guerre, une organisation protestante est au service d'une jeunesse presque totalement canadienne-française et catholique. C'est tout de même bizarre ».

Si ce n'était que bizarre, nous ne nous en formaliserions pas, mais il y a là plus que de la bizarrerie, il y a de l'accaparement pur et simple et l'affirmation d'une opposition plus ou moins masquée à nos vœux de vie catholique et française. Personne n'est dupe du procédé et il est bon qu'on le sache.

Il y aurait encore à signaler l'inquiétude que cause aux parents l'absence de réglementation des sorties du soir et de la nuit. Nous ignorons sur qui repose la responsabilité de la lacune, mais il est certain qu'une telle licence rencontre la désapprobation unanime du public. Il ne s'agit pas de cloîtrer le camp, mais il est incontestable qu'il y a inconvenance de donner carte blanche du soir au matin à des milliers de jeunes gens arrachés à

LE SENS DES FAITS

l'atmosphère tutélaire de la famille et privés de toute espèce de surveillance. Il va de soi que c'est les exposer, sans l'ombre d'une cause justificatrice, à toutes sortes de dangers. C'est même en mettre plusieurs dans l'occasion inévitable de s'avilir et de se dégrader. Nous ne voyons pas ce que le pays pourrait y gagner. Que deviendra notre capital humain ? Que deviendront nos réserves de force morale, déjà si sérieusement entamées ? Quel bénéfice escompte-t-on retirer du service militaire lui-même si l'on tolère des désordres qui risquent de faire de nos jeunes gens des loques humaines ? S'imaginerait-on, par hasard, que la valeur du soldat est indépendante de celle de l'homme ? Commettrait-on l'erreur grossière d'introduire une séparation entre discipline humaine et discipline militaire ? Penserait-on que le soldat puisse avoir d'autre idéal et d'autres devoirs que ceux que comporte la défense de l'homme et de son apanage ? Assurément non ! Et s'il commence par abdiquer sa condition et ses devoirs d'homme, il n'y a pas à compter sur lui. Il est impossible qu'il se mette à défendre avec cœur et courage ce qui n'a aucun prix aux yeux de sa conscience personnelle. La perversion de l'homme a tué chez lui la mystique du soldat. Les faits ont d'ores et déjà confirmé cet avancé. Qu'on aille, par exemple, demander aux généraux français ce qu'ils en pensent. Je suis assuré qu'ils seront unanimes à reconnaître une solidarité profonde entre les vertus qui font l'homme et celles qui constituent le soldat. Autant l'expertise qui confère l'habileté et l'efficacité est nécessaire, autant l'homme bien trempé qui seul peut en tirer bon usage est indispensable. Avec des renégats on court risque de ne faire que des déserteurs, des fuyards et des assassins d'officiers. L'expertise trouve son dévolu tout autant d'un côté de la tranchée que de l'autre.

Du reste, les jeunes gens du camp ne seront pas toujours soldats. Après l'entraînement réglementaire, ils seront débandés et restitués à leur milieu social. Ils deviendront époux et pères de famille. Et quel lamentable détriment n'encourrait pas notre nationalité toute entière s'il fallait que plusieurs d'entre eux retournassent au foyer paternel avec une santé délabrée, une conscience alourdie et une volonté désemparée ! N'avons-nous pas eu assez des tares de la dernière guerre et du chancre du chômage ?

Notre position est claire. Nous tenons qu'il est impossible

de former le soldat ou le citoyen sans avoir cure d'éduquer l'homme. Les vertus de celui-ci peuvent aller sans celles de celui-là, mais celles du premier impliquent forcément celles du dernier. Pas de soldats authentiques sans hommes de caractère.

Alors, comment forger l'homme ?

Nous tenons encore qu'il est impossible de faire l'homme, l'homme viril, l'homme fort, courageux, endurant, intrépide, l'homme convoité et requisitionné par la milice, sans les forces rédemptrices et rénovatrices de la grâce. En effet, par suite des ravages du péché en nous, il advient que si nous sommes encore capables de rêver de l'homme comme il faut sans l'éclairage des lumières de la foi, nous ne pouvons cependant pas le réaliser pleinement sans l'influx réparateur et secourable de la grâce. Notre appareil moteur a été tellement avarié que le concours divin devient nécessaire non seulement à la formation du chrétien, mais aussi à celle de l'homme complet. Par conséquent, même si nous allions oublier que le chrétien en nous vaut infiniment plus et mieux que l'homme, même si nous affectons de méconnaître les grandeurs sublimes dont la grâce est en notre âme le germe et la promesse, nous maintiendrions que la religion est indispensable à la vie militaire. Ce n'est pas uniquement au nom des intérêts éternels du soldat que nous la réclamons, mais encore à celui de ses intérêts professionnels. Ce n'est pas davantage pour la seule rançon de félicité qu'elle entraîne dans l'au delà que nous voudrions la voir fleurir au camp, mais aussi pour les bienfaits d'ordre humain et terrestre qu'elle procure comme par surcroît. En un mot, nous préconisons la religion parce qu'il serait vain de songer à inculquer une discipline forte et durable sans compter sur l'aide de Celui qui fortifie secrètement les points faibles du mécanisme de nos énergies motrices. Ce qui plus est, il nous semble que le soldat qui n'apprend pas à respecter les droits du Maître suprême des nations, aura toujours répugnance à sacrifier sa vie pour sauvegarder ceux de sa patrie. S'il y réussit, ce ne sera qu'en vertu d'un manque total de logique. Comment en effet, lorsqu'on peut trahir Dieu, se montrer loyal envers une réalité qui n'est que le symbole et l'instrument sensibles de sa providence et de sa causalité ? Entre la patrie céleste et celle de la terre, il y a plus qu'une faible analogie, il y a enchaînement réel d'influences subordonnées.

Toutefois, il est encore peu des nôtres qui soient assez en-

LE SENS DES FAITS

tamés par le matérialisme pour n'ambitionner pour le compte de notre jeunesse qu'une nourriture terrestre, qu'une perfection profane et périssable. Grâce à Dieu, la conscience de notre caractère catholique et de notre mission surnaturelle est encore assez vive pour tenir hautes nos aspirations. Nous n'avons pas renoncé, comme groupe ethnique, à notre idéal chrétien ni aux sublimes espoirs qu'il suscite. Nous croyons plus que jamais en la valeur des forces qui ont soulevé l'âme de nos ancêtres et soutenu leur volonté de grandeur. Nous voulons que cet héritage soit transmis dans toute sa divine beauté. Aimant, d'un amour de charité — amour qui n'exclut personne — ceux qui demain formeront notre nationalité, nous serions disposés à tout sacrifier, si c'était nécessaire, pour leur conserver le Don de Dieu. Ne serait-il pas, en vérité, triste et mal avisé de les priver de la présence et du support de Celui qui est à l'origine de toute force et de toute fierté, de toute bravoure et de toute loyauté. Il est incontestable que de simples exercices militaires ne peuvent rien leur fournir qui soit l'ombre de ce Don. Même les biens de civilisation en lesquels notre militarisme se targue de situer sa raison d'être, n'ont de prix que dans la mesure où ils tirent de Lui, vie et fécondité.

C'est pourquoi, pour que cette richesse, représentant le meilleur de notre patrimoine, ne soit pas mise en danger de déperdition, nous voudrions qu'il y ait au camp, plus qu'une religion et une morale négative, une véritable action catholique.

On comprendra qu'il ne s'agit pas de métamorphoser les officiers en ministres du culte, encore que nous ne voyions pas pourquoi quelques-uns d'entre eux, qui sont d'excellents catholiques, ne prêcheraient pas par la parole et l'exemple. Nous ne comprenons pas, surtout, pourquoi les soldats eux-mêmes ne prendraient pas l'initiative d'une organisation au sein du camp ou de la baraque. A vrai dire, nous le comprenons un peu, un trop petit nombre de nos jeunes gens se trouvant préparés à une pareille entreprise. L'éducation religieuse reçue dans la famille et la paroisse n'a pas su devancer la marche des événements. Dans bien des cas, elle s'est montrée trop particulariste, trop superficielle, trop limitée aux exigences du milieu clos où elle a été donnée. Comme cela est arrivé dans la période de l'après-guerre, alors que les populations de nos campagnes essaïmaient vers les villes, on se trouve pris par surprise. On n'a pas eu assez

d'envergure pour comprendre que la jeunesse est toujours exposée à des déplacements et à des aventures de tout genre. En conséquence, on ne l'a pas préparée aux éventualités présentes. Pourtant, les directives n'ont pas fait défaut. Depuis des années NN. SS. les Evêques ne se lassent de convoquer les populations urbaines et rurales à l'organisation effective de l'Action catholique. Si, au lieu de deviser sur l'opportunité et l'utilité de la chose dans tel ou tel milieu, on s'était mis à la tâche, on ne serait pas aujourd'hui dans l'obligation d'improviser. La seule pensée des dangers que va courir notre jeunesse dans les années qui s'en viennent, si elle se trouve prise au dépourvu, constitue un motif impérieux de nous mettre à l'œuvre. Pour qu'il y ait action catholique au camp, il faut qu'on ne nous en empêche pas et que nous nous y préparions.

Voilà ce que nous souhaiterions que soit notre militarisme ! Nous voudrions qu'il soit en harmonie avec ce que nous sommes. Nous désirerions qu'il s'adapte, qu'il adhère même à notre caractère de Canadiens français catholiques et qu'ainsi il s'inscrive dans la ligne pure de nos traditions. Tant qu'il n'aura pas acquis ce degré de plasticité qui permet la conformité parfaite, nous le tiendrons pour suspect.

Il paraît que pour donner suite aux appels touchant à l'unité, on est à inaugurer dans les milieux parlementaires la politique de la main tendue. On nous prie révérencieusement de faire notre moitié de chemin. Que diable ! en est-on encore à ce point d'incompréhension de notre unique vouloir ! Qu'on se hâte d'enlever les obstacles en faisant justice à nos réclamations et l'on verra que nous sommes disposés à faire non seulement notre moitié, mais *tout le chemin*.

LOUIS LACHANCE, O. P.

L'orientation professionnelle au Canada français

Ces jours derniers, nous parvenait le premier numéro d'une revue qui promet de rendre de singuliers services à tous ceux que préoccupent les problèmes de l'éducation, et, surtout, à la jeunesse étudiante. Nous voulons parler de « *Orientation* », nouvel organe de l'*Institut Canadien d'Orientation Professionnelle* », récemment fondé à Montréal. Tout modeste qu'il soit, ce « Bulletin » témoigne du loyal souci de renseigner le public sur la portée exacte des services que l'Institut est appelé à lui rendre. Rien, là, qui rappelle la réclame commerciale. On se contente

LE SENS DES FAITS

d'exposer les buts et les méthodes de l'O. P. avec la franchise et la mesure qui sont la marque d'un authentique désintéressement. Et, fait présentant, à notre sens, un intérêt exceptionnel, on garde la préoccupation d'aider aussi la jeune fille à préparer son avenir.

Mais, en signalant une initiative aussi utile, pourquoi négligerions-nous de souligner au passage quelques à-côtés de la plus haute importance ? On remarquera, en effet, avec une joie mêlée d'admiration, que des spécialistes tels que M. l'abbé I. Lussier et les docteurs D. Voghel, J.-E.-A. Marcotte et L. Chatel, renonçant à un effort dispersé et individualiste, ont accepté de mettre leur compétence au service de l'Institut et d'assumer la responsabilité de sa direction technique. Pareil exemple, signe tangible que l'on commence enfin d'apprécier la valeur de rendement du travail d'équipe, fonde des espoirs nouveaux en même temps qu'il assure à l'Institut la collaboration de tous les intéressés.

Mais il y a plus. « *Orientation* » nous informe qu'au cours du mois d'octobre quatre institutions d'enseignement secondaire : l'Externat Saint-Sulpice, le Séminaire de Joliette, le Séminaire de Saint-Hyacinthe et le Collège Bourget de Rigaud, ont présenté à l'examen des techniciens de l'Institut environ 400 élèves, parmi lesquels il faut inclure l'ensemble des débutants. Cet empressement de nos collèges classiques à faire profiter leurs élèves, dès que la possibilité s'en présente, des avantages d'une orientation précoce et éclairée désarmera, sans doute, bien des critiques. Ne témoigne-t-il pas, en même temps, d'une bonne volonté ouverte à toutes les réformes à la portée de ses moyens ?

En somme, une telle attitude montre à l'évidence que l'on ne tarderait guère à s'attaquer résolument à une réadaptation progressive : 1° si un comité de recherches, réunissant des techniciens d'une compétence reconnue, était constitué avec mission de mettre au point procédés permettant d'avancer *sûrement* ; 2° si on disposait des moyens de compléter un personnel insuffisant par un personnel laïque bien préparé, partout où cela apparaît nécessaire. En effet, on semble l'oublier trop souvent, les découvertes de la psychologie appliquée ne sauraient pour la plupart — comme c'est le cas pour la médecine ou la chimie — être importées d'un milieu étranger sans bien des ajustements délicats. Or, c'est là une tâche qui requiert l'intervention d'une équipe d'ex-

périmentateurs capables d'indiquer la voie à suivre en tenant compte des exigences locales. Peut-on blâmer les autorités de collèges de ne pas compléter — comme elles souhaiteraient pouvoir le faire — les cadres de leur personnel enseignant en embauchant des professeurs laïques spécialisés ? Pour cela, il faudrait ignorer que la vie de ces institutions est, en grande partie, assurée par les sacrifices d'un clergé pauvre, que dans la proportion de 60 à 75% les pensions des élèves sont payées par des prêtres qui renoncent pour cela à de maigres honoraires, et que, dans bon nombre d'autres cas, les parents sont incapables de solder intégralement ou sans arrérages leur dette annuelle ? En effet, il importe qu'on le sache, cette situation est commune à la plupart de nos collèges ! Ayons donc le bon sens de reconnaître l'étendue des sacrifices accomplis, là, en faveur de l'éducation nationale, et ensuite, si l'on veut bien substituer une aide efficace à une critique mesquine et stérile, on ne tardera pas à s'apercevoir que la voie est ouverte à un progrès rapide et souhaitable.

Grâce à l'initiative du Groupe de Montréal le premier pas vient d'être fait dans cette direction. En terminant, nous formulons l'espoir qu'« *Orientation* » établira une collaboration toujours plus étroite entre le corps enseignant et les techniciens de l'O. P. Aux étudiants, aussi, « *Orientation* » fournira des indications précises et des renseignements indispensables pour le choix de leur carrière. Souhaitons-lui donc, dans tous les milieux intéressés, le plus chaleureux accueil ! Noël MAILLOUX, O. P.

Projections

La guerre
entrave aux
vocations

Un journaliste déclassé, mais jouissant encore d'une certaine autorité parmi sa clientèle, déclarait récemment que la loi de conscription locale aurait pour conséquence l'envahissement de nos séminaires, jувénats et noviciats. Élégant, discret, parfumé, n'est-ce pas ? Mais ce bonhomme prouve sans cesse que ce n'est pas moralement qu'il a ses élégances.

Nouvelle prophétie de guerre non encore réalisée ! Les vocations s'avèrent moins nombreuses que les années précédentes. Les observateurs religieux s'en alarment à bon droit ; ce n'est pas la confusion du faux prophète qui pourra les en consoler.

Ainsi les circonstances vécues depuis deux ans ne rendent le peuple canadien ni plus religieux ni plus fidèle. Déjà le temps

LE SENS DES FAITS

s'en va où, dans telle et telle paroisse que je connais, chaque individu comptait une ou plusieurs vocations dans sa parenté. L'évêque, en deux diocèses bien français, manque actuellement de prêtres pour remplir les vides créés par la maladie ou par la mort. En serons-nous réduits à organiser à notre tour des congrès de recrutement sacerdotal ?

Je suis informé également que les inscriptions pour retraites fermées diminuent de façon pour le moins inquiétante. Mais sans doute il y a ici une explication : le travail salarié reprend un peu partout ; même à la campagne, la tenue régulière des camps d'entraînement raréfie la main d'œuvre masculine.

Il reste que la guerre paraît nous éloigner des choses de Dieu. Les uns n'ont qu'une préoccupation en tête : pain et beurre, argent et places. Les autres, mieux pourvus sous ce rapport, se livrent au plaisir en désespérés, sans entendre la protestation lointaine de millions d'êtres souffrants, comme s'ils voulaient accroître, par la violence du contraste, la saveur de la volupté. Comment l'appel à un état de vie supérieure pourrait-il atteindre nos jeunes, parmi tant de voix qui les sollicitent, chacune parlant un langage plus fort, chacune offrant de plus séduisantes promesses. Je viens justement de recevoir deux chefs routiers. Lorsque, d'accord avec l'aumônier, ils décident de renvoyer un louveteau dans sa famille, c'est généralement pour ce motif que les parents, loin de lui inculquer l'esprit de sacrifice, ne comprennent même pas la B. A. journalière et refusent toute collaboration avec la meute.

Tandis que les vocations se trouvent empêchées dans les pays où sévit la guerre réelle, il semble qu'elles devraient se multiplier davantage là où règne une sécurité relative. Allez au Canada, disait Pie XI aux recruteurs de l'armée missionnaire. A plus forte raison, son douloureux successeur espère en cette contrée pour produire des apôtres, comme d'autres chefs comptent sur elle pour fournir des soldats.

Sans vous, non La question que vous posez, cher ami, ce
malgré vous doute surgi en votre esprit, « comme une pensée mauvaise », dites-vous, est loin d'être neuve et semble plus facile à résoudre que tel problème purement administratif. Vous vous êtes soudain demandé de quel droit vos parents, vous ayant porté au baptême sans votre consentement, vous ont par la suite, et sans vous consulter davantage, élevé dans la foi chrétienne,

instruit et discipliné dans et selon la confession catholique ; et si, parvenu à l'âge adulte, votre devoir n'était pas de vérifier la valeur et les titres de cet héritage prématuré.

Vos parents ont agi de la sorte sans vous, parce que vous étiez pour lors incapable du moindre signe d'acquiescement, mais non malgré vous, puisque, même en état de saisir leur démarche, vous n'auriez pu, *rationabiliter invitus*, refuser pareille aubaine. Vous ont-ils consulté pour vous nourrir d'aliments jugés convenables à votre âge ? Pour vous apprendre à parler telle langue, en fait la langue maternelle ? Pour vous instruire de toutes manières et selon les traditions de l'esprit français ? Et maintenant que vous êtes à même de peser les bienfaits ou disons, par impossible, les méfaits de cette formation physique, intellectuelle et morale, avez-vous la « mauvaise pensée » de la leur reprocher ? Tout au plus sentez-vous le besoin d'examiner à fond ce régime éducatif, puis, lorsqu'il s'agit de vos propres enfants, de le modifier par additions et soustractions, en conformité avec le progrès moderne. Vous ne nierez pas, cependant, que vos parents furent sages de vous soumettre au régime lacté avant le régime carné, et de vous faire apprendre le français avant l'anglais !

Jusqu'ici, je ne vous inonde guère de métaphysique. Vos parents savaient comme Quatrefarges, sans pouvoir l'exprimer, que « l'homme est un animal religieux ». Ils n'eurent besoin d'aucune consultation pour comprendre leur devoir du moment : fournir au petit être impuissant, démuné, que vous étiez, l'aliment spirituel comme la nourriture physique, des rudiments de science — d'autant que dans l'un ou l'autre domaine, la foi était votre unique moyen de connaître. Ils ont opté sans hésitation pour la langue maternelle d'une part, pour la foi chrétienne et catholique de l'autre. Leurs convictions profondes leur ôtaient tout droit, toute velléité d'agir autrement. Vous apparteniez de naissance à une lignée religieuse dont il eût été absurde de vous sortir, qu'en pensez-vous ?

Quant au second aspect de votre question, vous avez à présent le droit de contrôler les titres de cette religion inculquée dès le bas âge. Saint Pierre et saint Paul, puis derrière eux saint Augustin, vous en font un devoir. Les théologiens vous disent simplement de procéder, dans cet examen rétrospectif, en toute humilité et droiture, en tenant compte du fait que la foi catholique « possède » en vous, au sens juridique du terme, et qu'elle offre tout d'abord les titres de premier occupant.

CRITICUS

L'Esprit des Livres

Rme P. M.-S. GILLET, O. P. — « Guide moral du chrétien », 1 vol. in-12 de 222 pages. Paris, Librairie Plon, 1940.

Dans sa recension du dernier ouvrage de M. le chanoine Adélarde Harbour, le R. P. St-Pierre signalait à juste titre combien « en France, les échos de la chaire chrétienne se multiplient et se prolongent fréquemment dans des œuvres écrites ». Parmi les prédicateurs français, le Révérendissime Père Martin-S. Gillet apparaît l'un des principaux virtuoses dans l'art de transmettre ainsi son apostolique pensée par toute la gamme des utilisations possibles. La même doctrine, distribuée en sermons, en cours, en conférences, en causeries radio-phoniques, passe ensuite dans le moule de l'article de revue, puis d'un premier livre, puis d'autres ouvrages s'efforçant de renouveler le type de présentation du sujet tel que contenu dans le volume-ancêtre. Aujourd'hui, l'actif et fécond écrivain franchit un nouveau pas. Il nous présente un florilège de ses nombreux essais sur la morale catholique. Il dresse ainsi lui-même une petite *Summa* de ses abondantes publications de moraliste toujours à l'affût du bien à défendre et à intensifier. En dix brèves performances, il accomplit un raid vertigineux à travers la deuxième partie de la Somme de Théologie de saint Thomas d'Aquin et toute la sociologie de notre époque.

Ce mince recueil ne nous offrira donc rien de neuf, mais de l'ancien, de l'ancien excellent, beaucoup d'ancien, serré, pressé, comprimé, trituré par la puissante main de l'auteur pour en exprimer un condensé salubre aux pauvres âmes de 1941. Les lecteurs de la *Revue Dominicaine* ont feuilleté, au moins dans leurs jeunes années, *La Virilité chrétienne*, *L'Education du caractère*, *L'Education du cœur*, *L'Education de la conscience*, en un mot toutes les « éducations » du R. P. Gillet. Ils les trouveront résumées et condensées de la page 3 à la page 105 du présent ouvrage. Avec les mêmes avantages, connus et appréciés depuis trente ou trente-cinq ans. Avec la même *manière* aussi, qui est de présenter ici et là, dans le fond comme dans la forme, la marque de feu Jules Payot. Les pages 109-220 nous offrent en mignons comprimés *L'Eglise et la Famille*, *Innocence et Ignorance*, *Conscience chrétienne et justice sociale*, enfin *Culture Latine et Ordre social*.

Le ton général est simple, à la portée de tous. J'en donnerai un seul exemple pour ne pas allonger ce compte-rendu. Page 21, l'auteur rappelle qu'il nous faut orienter nos passions dans une direction bien déterminée, « de la même manière qu'une maîtresse de maison utilise son feu pour subvenir à tous les besoins domestiques. C'est en cela que consiste l'art de philosopher avec les passions ». Les pages 46 et 47 sur les scrupuleux sont particulièrement à retenir. Tel que, ce *guide* très résumé, offert à de nombreux lecteurs, ne pourra que leur enseigner d'opportunes leçons de consistance morale.

A. Papillon, O. P.

Robert RUMILLY. — « Histoire de la Province de Québec ». Tome I, « Georges-Etienne Cartier ». Editions Bernard Valiquette, 1564, rue Saint-Denis, Montréal, 1940 (Prix : \$1.00).

Il serait sans doute prudent d'attendre la fin de cette histoire pour pouvoir l'apprécier avec justice. Le premier volume que nous offre M. Rumilly nous donne tout de même une singulière idée, autant de la manière dont l'auteur conçoit l'histoire, que des lendemains de la Confédération, dans la province de Québec. N'eût-il pas été plus conforme à la nature du récit de l'intituler : « Chronique scandaleuse de la politique canadienne-française », avec en sous-titre : « Scandale du Pacifique, scandale des Tanneries, scandale du Canal Lachine, scandale de la division entre les autorités religieuses », et à la façon dont M. Rumilly nous a raconté les choses, il faudrait presque ajouter : « Scandale des Zouaves... » Enfin si les hommes publics de ce temps-là ont été tels que nous les représente cette histoire, la conclusion s'impose : rasons tous les bronzes qui entourent nos édifices gouvernementaux en commençant par celui de Cartier ; ce ne sont que pierres de scandale.

Cette hantise de la petite bête noire et cette manie de lui donner en toute circonstance la première importance avait déjà percé dans « Mgr Laflèche et son temps ». Ici elle fait le fond du tableau. Heureusement que les journaux de partis ne sont pas les seuls monuments de l'époque que nous retrace M. Rumilly. Une série de scandales n'assure pas la survivance d'un peuple au milieu des circonstances les plus difficiles. A côté, et le plus souvent totalement en dehors de la vie politique, il y eut la vie admirable de la paroisse et de la famille, la petite histoire dont les traits réunis en faisceaux constituent la physionomie véritable du peuple canadien-français.

Nous sommes tout de même en droit, quelque pénible qu'apparaisse notre histoire à certaines époques, d'exiger quelques pages sur ceux qui, en dehors des couloirs parlementaires, ont assuré la survivance de trois millions de Français sur le continent Nord-Américain.

A. Saint-Pierre, O. P.

François HERTEL — « Mondes chimériques ». Editions Bernard Valiquette, Montréal, 1940.

La guerre ne semble pas avoir ralenti la production littéraire de langue française au Canada ; peut-être en favorisera-t-elle le marché, étant donnée la difficulté des communications avec le continent européen. Mais cette situation pourrait avoir deux conséquences bien opposées : la première, qu'on ne saurait trop désirer, serait celle de faire naître et de soutenir les réelles vocations ; l'autre, qu'on devrait prudemment contrôler, serait celle de jeter sur le marché à la faveur momentanée des circonstances, une série d'ouvrages qui ne nous feraient guère honneur.

François Hertel nous revient avec un nouveau livre tout à fait hors série. Je veux dire que les ouvrages précédents du même auteur ne pouvaient nous laisser prévoir le genre de ses « Mondes chimériques ». J'ose exprimer le regret que l'auteur disperse ainsi un talent d'écrivain, certainement au-dessus

L'ESPRIT DES LIVRES

de la moyenne convenable, en des œuvres d'un caractère aussi peu consistant. François Hertel n'avait-il pas trouvé une voie sûre et féconde avec « Le Beau Risque ». J'en appelle à la publicité universellement louangeuse que l'on a faite autour de ce roman.

Pour ce qui est des « Mondes chimériques » — recueil de contes dont la substance s'évapore à la réflexion — il y manque un élément que l'on retrouve dans tous les ouvrages des maîtres qui ont cultivé ce genre : le tragique. Les « Mondes chimériques » ne contiennent pas de tragique, ou ne contiennent que celui que veut y trouver le lecteur. D'autres reprocheront à l'auteur l'étalage d'une érudition qui trahit trop de temps perdu.

Quant à la manière d'écrire, elle s'est encore raffermie. François Hertel est un de nos écrivains qui se lit avec le moins de fatigue. Il gagnerait toutefois à canaliser ses sources ; la facilité de son talent pourrait servir des causes plus importantes ou plus opportunes ; son sens esthétique n'y perdrait rien...

A. Saint-Pierre, O. P.

Edouard BAUDRY. — « Rue principale », tome I, « Les Lortie ». — Roman radiophonique. Editions Bernard Valiquette, Montréal, 1940 (Prix : \$0.75).

Il s'agit d'un roman radiophonique dont le premier chapitre a été diffusé le 6 septembre 1937 par le poste CKAC à Montréal : Saint-Albert, ville imaginaire de la province de Québec située à 21 milles en aval de Montréal, population : 22 000 habitants, chef-lieu du canton, possédant de petites industries et parfaitement pourvue au point de vue religieux et civil ; voilà le décor avec son centre d'opérations, la Rue principale. C'est là que se déroulent les aventures d'une sœur et d'un frère orphelins : Ninette et Marcel Lortie.

Exposer en quelques lignes et de façon précise pourquoi ce roman est captivant, m'apparaît difficile, tant il renferme d'éléments complexes et singulièrement charmeurs. C'est en tout premier lieu, ce me semble, la vérité des personnages, jointe à l'atmosphère de sympathie qu'ils dégagent. Sans doute, l'auteur connaît son Tartarin ; il l'a même fait naître quelque part sur la Cannebière et l'a fait venir ensuite de Marseille pour l'établir restaurateur à Saint-Albert en la personne de Gaston Lecrevier. Quant aux autres personnages, nous les rencontrons tous les jours sur la Rue principale : Ninette Lortie, caissière au cinéma Agora : « évidemment, elle devait savoir qu'elle plaisait, elle devait savoir qu'elle était jolie — on avait dû le lui dire plus d'une fois — mais elle n'avait pas l'air de vouloir en profiter, elle ne semblait pas en tirer la moindre vanité. Dans toute son allure, si sûrement, si naturellement élégante et racée, il n'y avait pas pour deux sous de pose, pas pour un quart de sou de prétention ». Marcel Lortie, frère de Ninette, jeune désœuvré qui nourrit toutes les illusions de son âge, et à qui certains événements imprévus donnent de salutaires leçons ; Robert Gendron, surnommé « Bob », ami de Ninette, sergent de police pour qui les questions d'amour se mêlent intimement au maintien de la paix à Saint-Albert ; deux citoyens les plus influents de la ville : le boucher Matthieu et le boulanger Girard ; un vieux Monsieur mystérieux et philan-

REVUE DOMINICAINE

thrope dont le premier volume de « Rue principale » n'a pas encore donné la raison de la présence à Saint-Albert ; le chef Langelier, maître suprême de la police ; Cunégonde, demoiselle qui s'est embellie en vieillissant et qui partage avec Ninette, la vente des billets à l'Agora ; et voilà pour les personnages les plus marquants parmi les bons.

Mais comme toute société, celle de Saint-Albert compte parmi ses membres, des sujets moins recommandables : il y a l'échevin Héliodore Blanchard que la rumeur accuse d'abuser de son mandat pour s'enrichir ; l'escroc Léon Sénécal avare et sans scrupule ; la midinette Suzanne Legault bavarde et vindicative ; enfin l'ami de Cunégonde, l'aigrefin Jules Lanctôt qui spéculé sur les meilleurs sentiments.

Et tous ces figurants, mêlés à plusieurs autres secondaires, animent la Rue principale et défrayent les conversations des bourgeois. Politique, amours, argent tiennent tour à tour le haut du pavé. Tout cela est raconté dans un style d'une simplicité, je devrais dire d'une ingénuité, qui ne se dément jamais. Ce qui retient par-dessus tout l'attention du lecteur, c'est le caractère respectif des personnages dont la plus exacte fidélité ne peut être prise en défaut à travers les situations les plus opposées. En ceci l'auteur a fait preuve d'un art extrêmement difficile. Si ces caractères ne correspondent pas de tout point à ceux que l'on pourrait rencontrer dans une petite ville située à 22 milles en aval de Montréal, ils n'en apparaissent pas moins pétris de vraisemblance, et ne sortent jamais d'eux-mêmes. N'y a-t-il pas jusqu'à leurs rengaines qui dépareraient probablement un autre récit et qui dans celui-ci, ajoutent une saveur de plus à la couleur et à l'originalité : « il faut tout de même avoir du front tout le tour de la tête », « il doit avoir eu peur une minute et quart », « il ne faut pas avoir froid aux yeux ». Ces quelques canadianismes des gens de Saint-Albert sont pittoresques sans être blessants, peut-être parce que l'auteur n'en a pas abusé.

Le rôle du clergé paroissial est peut-être trop effacé, c'est-à-dire qu'il n'apparaît pas du tout dans les aventures de Ninette et de Marcel Lortie, et cela contre toute vraisemblance puisque Saint-Albert est une ville catholique comptant quatre paroisses parfaitement organisées. Je soupçonne fort l'omission volontaire ; le romancier a craint sans doute de verser dans l'imitation du « Curé du Village », illustré de la manière que l'on sait.

« Rue principale » a été l'un des programmes radiophoniques les mieux suivis et les plus appréciés. La publication du roman, loin de décevoir les fervents de l'émission, comme le cas pourrait facilement se produire, renouvellera au contraire chez tous les émotions et les sentiments les plus agréables éprouvés aux jours où les ondes leur apportaient, tranche par tranche, les aventures des Lortie. L'auteur se présente du premier coup comme un maître du genre et le public, délicieusement charmé par la première partie de son roman, fera sans doute le meilleur accueil à la deuxième et à la troisième. C'est une littérature qui passionne sans fatiguer, qui satisfait sans rassasier, un croquis de mœurs piquant et plein de saveur.

A. Saint-Pierre, O. P.

